Le titre original de cet ouvrage est :

DER ARENAKÄMPFER

Traduit de l'allemand par l'Arkonide Masqué
(Février 1997)

PERRY RHODAN N°707

Le combattant de l'arène

par H.G. Ewers

Dans la peau d'un esclave,
Ronald Tekener doit descendre dans l'arène.

Pendant que l'humanité se trouvait transformée dans le Maelström d'étoiles et fondait une nouvelle société dépourvue de sentiments, les hommes restés dans la Voie lactée combattaient pour leur survie. Les Larins et leurs alliés, les Lourds, avaient établi un règne de terreur qui avait déjà causé d'innombrables morts et ravalé des milliards de Terraniens et leurs descendants à l'état d'esclaves.

Dans le nuage noir de la nébuleuse Provcon a été fondé le Nouvel Empire einsteinien, au sein duquel les Terraniens en fuite se sont peu à peu organisés. Le chef provisoire de ce refuge est l'Arkonide Atlan, proche ami de l'humanité depuis des millénaires.

Le Lord-Amiral Atlan a envoyé quelques espions, chargés d'observer la nouvelle situation de la Galaxie. L'un de ces espions est le fameux Ronald Tekener, porteur d'un activateur cellulaire qui le rend virtuellement immortel.

La zone d'action de l'ancien spécialiste de l'OMU est la planète Mars. Depuis des années, Tekener vit sur la planète rouge dans la peau d'un esclave terranien, sous un faux nom, bien entendu. Il va y débuter une nouvelle carrière comme COMBATTANT DE L'ARÈNE...

CHAPITRE I

Le brouhaha des innombrables conversations dans les tribunes de l'arène de Colderan se tut brusquement, lorsque le bruit d'un gong électronique annonça l'entrée des prochains adversaires.

" *Orlanda et Harun Griffith contre le Tyr d'Akruthon !* " proclamèrent les haut-parleurs. " *L'état définitif des paris donne une cote de cinq contre dix en faveur des jumeaux terraniens !* "

J'interceptai un regard significatif de mon maître, confortablement vautré sur un siège au-dessus de moi, et qui avait enveloppé son corps carré et massif d'une cape de fourrure.

Le Lourd Lagot Vermallon gérait une officine de paris sur les combats qui avaient lieu dans toutes les arènes réparties à la surface de Mars. Depuis que les Lourds, sous la conduite du Premier Hétran Leticron et avec l'appui des Larins, avaient conquis et soumis le Système solaire, la plupart des anciens usages terraniens avaient été abolis par ces descendants des Passeurs. Les Solariens qui avaient préféré demeurer dans le Système solaire, plutôt que de partir en exil sur la Terre avec le gros de l'humanité, regrettaient amèrement leur choix. Ils avaient été spoliés de leurs biens et réduits en esclavage par les Lourds.

Je servais moi-même comme esclave du Lourd Lagot Vermallon. J'étais relativement bien traité, et Vermallon m'accordait un certain nombre de libertés auxquelles les autres esclaves devaient renoncer.

Il me considérait comme un serviteur plus intelligent et utile que la moyenne. Il ne se doutait pas que si j'étais devenu esclave, c'était de mon propre chef. Mars ne représentait à proprement parler qu'une étape intermédiaire sur la route qui devait me conduire à Leticron, dont l'élimination constituait la part essentielle de ma mission. Hélas ! il ne m'avait pas encore été possible d'approcher du Premier Hétran, qui vivait reclus dans sa forteresse sur Titan.

Mon maître ne savait rien de tout cela. Il ignorait aussi que le nom de Kalteen Marquanteur figurant sur mes papiers était faux et que je m'appelais en réalité Ronald Tekener. Il ne pouvait pas non plus imaginer que l'amulette décorative d'apparence ancienne que je portais sur la poitrine camouflait un activateur cellulaire.

Lorsque les combattants pénétrèrent dans l'arène, un murmure parcourut la foule des spectateurs composée principalement de Lourds, mais aussi en partie d'esclaves terraniens, dont nombre de Lourds ne pouvaient se passer même dans les arènes.

Ce spectacle justifiait à lui seul le prix du billet d'entrée.

Orlanda et Harun Griffith formaient un couple de gladiateurs sans pareils. À la différence de la plupart des combattants, qui n'entraient dans l'arène que contraints et forcés, les deux jumeaux étaient des professionnels ayant déjà pris part à de nombreux combats. Ils restaient invaincus à ce jour.

À mon avis, ils arrivaient cette fois au terme du parcours sanglant qu'ils avaient délibérément choisi. Leur adversaire était un tyr venant de la sauvage planète Akruthon. Il ressemblait vaguement à un okrill oxtornien, mais était cependant deux fois plus gros et possédait trois têtes portées par trois longs cous très mobiles.

Le tyr surgit dans l'arène et s'arrêta au centre de celle-ci. Il dirigea ses trois têtes en direction du couple de jumeaux.

Orlanda et Harun s'attirèrent les applaudissements spontanés des spectateurs en esquissant quelques pas de danse dans l'arène. Ils étaient en tout cas très intéressants, et faisaient de leur entrée dans l'arène un spectacle à part entière.

Orlanda était grande, mince, et souple. Elle ne portait sur sa peau bronzée que quelques paillettes sur la poitrine et un petit pagne en fils d'howalgonium brillants et scintillants. Ses cheveux étaient retenus par un ruban multicolore en peau de serpent.

Harun était un peu plus grand que sa sœur et d'une carrure impressionnante. Sa peau luisait sous l'effet de l'huile dont il s'était vraisemblablement enduit. Il était vêtu d'un pantalon serré en peau irisée de saurien d'Ychtorn, d'un ceinturon rouge pourvu de boucles de la taille d'une main, et il portait aussi un bandeau de cuir dans les cheveux.

Les armes des jumeaux avaient l'air risibles quand on les comparait à leur adversaire.

Orlanda utilisait un long fouet tissé à partir de fils très fins d'howalgonium, un petit bouclier rond transparent en blindoplast et six couteaux à lancer disposés dans son ceinturon. C'était tout ce qu'elle avait pour tuer le tyr : autrement dit, pratiquement rien.

Son frère ne possédait même pas de bouclier. Il était armé d'une lance souple en blindoplast de cinq mètres de longueur et d'un glaive, que j'estimai être une ancienne arme varganienne. Ce peuple depuis longtemps disparu, et que je connaissais par les récits d'Atlan, en utilisait jadis dans ses combats rituels contre les sauriens. Il devait être vieux de plusieurs milliers d'années, et je me demandai comment Harun avait pu entrer en sa possession.

Mes supputations s'interrompirent lorsque le tyr attaqua.

Le monstre tricéphale avait choisi Harun Griffith comme première victime, et il attaqua avec une rapidité à laquelle peu de spectateurs s'étaient attendus de la part de cet animal d'allure balourde.

Mais Harun Griffith fut encore plus rapide. Il évita le tyr et fit décrire un demi-cercle à sa lance de blindoplast pour soulever le sable et la poussière de l'arène, brouillant ainsi la vue de l'animal pendant quelques secondes.

Orlanda ne resta pas inactive pendant ce temps.

Tandis que le tyr secouait ses têtes en feulant, tentant d'apercevoir de nouveau clairement Harun, elle fit claquer son fouet d'howalgonium avec une force inattendue. La lanière heurta violemment le dos de l'animal, y laissant une trace sanglante, avant de se retirer tout aussi vite.

Surpris, le tyr pivota sur lui-même, les griffes plantées dans le sable, et voulut sauter sur Orlanda.

Harun choisit ce moment pour planter sa lance dans le sol et, à la manière d'un sauteur à la perche, décrire un arc de cercle par-dessus le dos de la bête. Il se plaça ainsi entre Orlanda et le tyr.

L'animal tenta au dernier moment de corriger la force de son élan pour raccourcir son saut et atteindre Harun plutôt que de passer au-dessus de lui.

Mais il n'y parvint pas. Il atterrit gauchement entre Harun et Orlanda, qui avaient modifié si vite leurs positions que le tyr se retrouvait dans une situation complètement transformée.

Un cri de rage retentit derrière moi.

Je n'eus pas besoin de me retourner pour savoir qui venait ainsi d'exprimer tout à la fois sa frénésie, son étonnement et sa colère.

C'était Lagot Vermallon. Sur mes conseils, le Lourd avait misé beaucoup d'argent sur le tyr, et il semblait bien qu'il fût sur le point de perdre son investissement.

Je savais que je n'avais rien de bon à attendre en cas de victoire des jumeaux. Certes, j'avais déjà donné à mon maître des conseils judicieux à de nombreuses reprises, lui permettant d'empocher des sommes importantes. Mais un seul échec le déterminerait néanmoins à me punir durement.

Le combat se poursuivait dans l'arène.

Le tyr prit cette fois l'avantage sur Orlanda, qui voulait lui asséner un nouveau coup avec son fouet. Il attrapa la lanière avec sa patte et celle-ci s'enroula autour d'une de ses griffes. L'animal se mit à tirer dessus par à-coups.

Orlanda n'arriva pas à retenir son fouet. Elle se saisit alors d'un couteau dans chaque main. Elle les lança instantanément, à tel point que je ne les vis même pas traverser les airs. Je ne les aperçus de nouveau que lorsqu'ils se plantèrent chacun dans un œil du tyr, qui s'était triomphalement redressé.

L'animal poussa un hurlement déchirant. Mais il n'était pas encore vaincu, car il lui restait quatre yeux intacts et il disposait toujours de toutes ses forces.

Lorsque le tyr attaqua une nouvelle fois Orlanda, je crus qu'elle était perdue.

Mais je m'étais encore trompé.

Les jumeaux formaient une équipe bien rodée, qui avait visiblement mis au point des tactiques spéciales adaptées à chaque adversaire. Une méthode efficace, comme le démontra la suite du combat…

Tandis que les couteaux traversaient les airs, Harun avait lancé son javelot à sa sœur. Lorsqu'ils touchèrent leur cible, Orlanda se saisit de la lance et, au moment où le tyr fondait sur elle, Orlanda sauta avec l'aide de celle-ci à environ onze mètres sur la droite.

Le tyr était dérouté, et tandis qu'il cherchait la proie qui venait de lui échapper, deux de ses quatre yeux restants furent crevés par deux nouveaux couteaux.

Puis, Orlanda fit une chose qui me parut incompréhensible. Elle laissa tomber la lance de son frère et s'avança lentement vers le tyr.

Son comportement troubla encore davantage la bête, et son hésitation dura suffisamment longtemps pour qu'Harun pût passer à l'action.

L'homme sauta derechef en prenant appui sur sa lance, mais atterrit cette fois sur le dos du tyr. Et au moment même où il l'atteignait, il tira son glaive.

J'admirai la témérité d'Harun, tout en considérant son attaque comme une tentative de suicide.

Mais les jumeaux démontrèrent une nouvelle fois leur talent. Leurs actions étaient parfaitement synchronisées, comme celles de deux machines de combat reliées l'une à l'autre.

Orlanda lança ses deux derniers couteaux et creva les deux derniers yeux du tyr, au moment précis où Harun enfonçait de toutes ses forces son glaive varganien dans le corps de l'animal.

Un puissant sursaut secoua le corps massif du tyr. Harun fut projeté du dos de l'animal et atterrit presque avec élégance à huit mètres de distance.

Le tyr fit encore quelques tours sur lui-même avant de rendre le dernier soupir, le corps agité de soubresauts.

Harun hissa sa sœur sur ses épaules et sortit de l'arène sous le tonnerre des applaudissements dispensés par les spectateurs.

♦

Je voulus m'éclipser discrètement, mais une main énorme m'attrapa par mon ceinturon pour me ramener en arrière.

En me retournant, je découvris la face grimaçante de mon maître.

— Voilà donc comment tu te conduis, Kalteen ? me dit le Lourd. Tu me ruines, et tu cherches à t'esquiver !

Je me contraignis à adopter un air de soumission.

— Qui pouvait prévoir cela, maître ? répondis-je d'un ton plaintif. J'aurais moi-même parié sur le tyr, si j'avais eu de l'argent pour cela. Qu'y puis-je, si les jumeaux sont aussi forts ? Tout le monde peut se tromper, maître.

Vermallon me secoua si rudement que je crus entendre mes os craquer. Je me sentis l'envie de lui envoyer mon poing sur le nez, à l'endroit précis où un coup pouvait tuer un Lourd. Mais je me maîtrisai. Une telle réaction m'aurait trahi.

— Tu as raison, Kalteen, souffla Vermallon. Tout le monde peut se tromper. Mais celui qui se trompe doit payer son erreur. Tu vas donc payer.

— Je n'ai pas d'argent, maître, dis-je. Vous me fournissez le gîte et le couvert, ainsi que quelques autres choses, mais vous ne me donnez pas d'argent.

Le Lourd grimaça un sourire.

— Un esclave n'a pas besoin d'argent, expliqua-t-il. Il paie ses erreurs de sa vie. Je vais t'envoyer combattre dans l'arène et je vais parier sur la victoire de ton adversaire, esclave. De cette façon, tu rachèteras ta faute.

Je renonçai à implorer sa pitié. Ma fierté ne me l'aurait pas permis. Je savais en outre que Vermallon ne changerait pas d'avis. Quand il avait une idée en tête, ce Lourd la suivait jusqu'au bout.

Aussi gardai-je le silence en baissant les yeux, pour que Vermallon ne pût y lire les pensées qui m'agitaient. S'il croyait que j'allais me laisser tuer uniquement pour rembourser ses pertes de la journée, il se trompait lourdement. Je me battrais pour remporter la victoire, et ma riche expérience dans toutes sortes de techniques de combat me serait d'un grand secours.

Lagot Vermallon me tira par l'oreille gauche.

— Cela ne te plaît guère, hein ? dit-il. Je vais tout de même te laisser quelques jours pour te préparer. Nul ne devra pouvoir dire de moi que j'ai envoyé un esclave sans entraînement à une mort certaine.

Il me lâcha l'oreille.

— C'est très généreux, maître, répondis-je. Où devrai-je séjourner pendant mon temps de préparation ?

— Où tu voudras, Kalteen, répondit le Lourd. Je te donne ton congé. Mais ne cherche pas à t'esquiver. Aucun esclave ne peut quitter Mars, et sur cette petite planète, tous les esclaves fugitifs se font reprendre tôt ou tard.

— Oui, maître.

— Bien, retire-toi de ma vue à présent, avant que je me repente de ma grande mansuétude ! tonna le Lourd.

J'obéis et quittai l'arène en évitant les autres Lourds. Je me mis en chemin pour aller chez Maldya.

Maldya Haghira habitait tout comme moi dans le quartier de Jassich, un ghetto réservé aux esclaves terraniens. Elle était née quatre-vingt-dix-huit ans après la conquête du Système solaire et ne connaissait que par le bouche à oreille l'époque où l'humanité pouvait encore librement décider de sa destinée.

Je l'avais rencontrée pour la première fois juste après mon arrivée sur Mars. Elle s'était trouvée confrontée ce jour-là à une situation banale. Elle se rendait de nuit dans un quartier résidentiel voisin de celui des Lourds, afin d'y chercher un médecin pour sa mère malade. Alors qu'elle prenait un raccourci à travers un parc sur le chemin du retour, deux Passeurs ivres l'avaient attaquée et avaient essayé de la violenter.

Tout à fait par hasard, je passais également dans le parc pour me rendre à la villa de Vermallon, et j'avais entendu ses cris de détresse. Les Passeurs n'avaient pas pu faire grand-chose contre mon expérience du combat à mains nues. J'avais dû les tuer et dissimuler leurs cadavres, car aucun esclave n'avait le droit de s'immiscer dans ce genre d'affaires.

Depuis lors, nous nous rencontrions aussi souvent que possible. Au départ, j'avais seulement ressenti comme un devoir l'aide que j'avais apportée à la jeune fille. Mais plus tard naquit entre nous ce sentiment qu'on nomme habituellement l'amour.

Comme Maldya et sa mère appartenaient à la secte des Gardiens de la Flamme Éternelle et assistaient régulièrement à ses réunions, je les y accompagnais fréquemment.

Les Gardiens de la Flamme Éternelle n'étaient que l'une des multiples sectes qui s'étaient constituées sur les planètes de l'Empire solaire et partout dans la Galaxie où des Terraniens s'étaient installés. Toutes ces sectes prophétisaient la venue de Vhrato, qui devait libérer l'humanité du joug des Larins et de la tyrannie de Leticron.

Derrière le symbole de la " Flamme Éternelle " que la secte locale voulait protéger, il fallait entrevoir la liberté et la dignité auxquelles tous les hommes opprimés aspiraient. Il n'existait pas de véritable résistance organisée, et il ne pouvait en exister, car les Lourds auraient rayé de la carte toute planète qui se serait soulevée contre eux. Les Hommes se contentaient donc d'attendre que quelqu'un vînt de l'espace attaquer les Larins et les Lourds, et les empêcher de continuer à menacer les planètes habitées.

Je considérais comme bon et utile qu'une organisation aidât les Hommes à croire à un futur meilleur en les consolant de leur pénible sort actuel. J'aurais toutefois préféré que les rassemblements de ces sectes ne devinssent pas le prétexte à un culte.

Mais l'être humain incline toujours à mettre ses émotions en avant. Peu de gens seraient venus écouter de simples paroles pratiques et rationnelles, alors qu'on pouvait se griser du cérémonial lié à un culte et se sentir un homme libre pendant quelques courts instants.

J'étais au moins parvenu à amener les membres de la secte à fonder une sorte d'école pour adultes, dans laquelle les hommes et les femmes recevaient un savoir auquel ils ne se seraient pas intéressés sinon.

En conséquence, on m'avait choisi à l'unanimité comme Premier Maître de la secte. J'avais d'abord voulu refuser. Mais lorsque j'avais compris quel espoir les membres plaçaient dans ma personne, j'avais accepté cette charge.

Depuis, je m'étais habitué à être devenu le guide de cette secte. Je m'étais aperçu que cette position ne m'apportait pas seulement de grosses responsabilités, mais aussi de grands avantages. Je jouissais de la considération générale dans le quartier de Jassich, et j'obtenais facilement les appuis dont je pouvais avoir besoin.

En arrivant à la maison où habitaient Maldya et sa mère, je jetai un regard autour de moi.

Il ne régnait qu'une faible activité. La plupart des habitants de Jassich devaient travailler toute la journée pour leurs maîtres. Les rues étaient désertes. Seul un chat tigré s'y promenait en dehors de moi. Il miaula désespérément et s'approcha de moi pour se faire caresser. Lorsque je me relevai, il fila silencieusement et disparut par une porte ouverte.

Je souris et appuyai sur le bouton de sonnette en face du nom de Haghira. Peu après, le haut-parleur de l'interphone primitif craqua.

— Oui ? demanda prudemment la voix de la mère de Maldya.

— C'est moi, Kalteen, répondis-je.

Je n'avais naturellement pas révélé ma véritable identité à Maldya, ni à sa mère. Cela aurait été trop dangereux, aussi bien pour elles que pour moi. Mon barrage mental ne pouvait certes pas être brisé par des drogues, ni par des moyens hypnomécaniques, mais Maldya et sa mère auraient tout révélé contre leur gré si on les avait soumises à ce type d'interrogatoire.

La porte s'ouvrit en bourdonnant.

Je pénétrai dans l'entrée propre et austère, au fond de laquelle s'ouvraient les accès à deux ascenseurs pneumatiques. J'avais autrefois caressé l'idée de faire repeindre l'entrée avec des couleurs vives par les habitants. Mais j'y avais renoncé. Si l'on avait repeint les murs, l'entrée de cette maison se serait nettement distinguée des autres. Et par les temps qui couraient, il n'était pas bon de se singulariser. Il en aurait à coup sûr résulté une fouille du quartier par les patrouilles des Lourds ou de leurs vassaux.

Je montai par le vieil ascenseur jusqu'au quatorzième et avant-dernier étage, puis j'allai à la porte du petit appartement occupé par Maldya et sa mère.

Lorsque la porte s'ouvrit, Maldya vint aussitôt à ma rencontre pour m'enlacer et presser ses lèvres tendres contre les miennes.

Je la soulevai entre mes bras et plantai mon regard dans ses yeux brillants.

— Bonjour, mon petit oiseau ! dis-je en riant. C'est bon de te revoir.

Je la portai dans l'appartement et repoussai la porte du pied. Puis, je reposai Maldya à terre et regardai autour de moi.

L'appartement était petit. Il se composait d'une chambre-salon, d'une kitchenette et d'un coin toilette. Jadis, les logements de ce quartier avaient été trois à quatre fois plus grands. Mais comme les Lourds et leurs troupes auxiliaires avaient réquisitionné les meilleures parties de la ville pour eux et leurs familles, bien qu'ils n'eussent pas besoin d'autant d'espace, les Terraniens avaient dû se serrer.

Mais si petit que fût l'appartement, il était douillet et accueillant. Ici, on pouvait se détendre et se sentir en sécurité.

Maldya se mit aussitôt à préparer du café. Une odeur d'authentique arabica flotta dans la pièce. Les esclaves n'avaient normalement droit qu'à de la poudre synthétique provenant des surplus, mais j'avais depuis longtemps de bonnes relations au marché noir, si bien que Maldya, sa mère, et moi pouvions boire du vrai café, et profiter aussi de divers autres agréments.

Après que la mère de Maldya eut apporté un flacon d'authentique cognac, nous nous assîmes ensemble, et je leur racontai ce qui s'était passé dans l'arène.

♦

Quand j'en arrivai au point où Vermallon avait menacé de m'envoyer combattre dans l'arène, Maldya et sa mère poussèrent un cri d'horreur.

Je posai ma main sur leurs avant-bras.

— Ne vous inquiétez pas, leur dis-je pour les rassurer. Je ne suis pas aussi novice qu'il y paraît en matière de combat. Vermallon va parier sur mon adversaire et perdre encore plus d'argent.

— Mais s'il lâche un monstre contre toi, Kalteen ? demanda Maldya, les yeux agrandis par la peur.

Je souris, tout en restant conscient que je n'étais pas invincible.

— J'ai déjà vaincu beaucoup de monstres, expliquai-je. Si je le voulais, je pourrais même tuer Vermallon d'un seul coup bien placé.

— Vermallon est un Lourd, fit remarquer Maldya. Je sais bien que tu es un bon combattant. Je l'ai constaté le jour où ces deux Passeurs... Mais un Lourd...

Je haussai les épaules.

— N'en parlons plus, dis-je. Laissons les choses suivre leur cours. Buvons plutôt un autre café et un peu de ce merveilleux cognac.

Ce que nous fîmes.

La mère de Maldya me lançait des regards à la dérobée, et elle finit par me demander :

— Vous n'êtes pas un esclave ordinaire, n'est-ce pas, Kalteen ? Vous avez l'air d'un homme de quarante ans, mais je crois que vous êtes plus âgé. Vous êtes vraisemblablement né avant la mise en esclavage de l'humanité.

Je ris d'un air insouciant.

— Je devrais alors être un vieillard, répondis-je en faisant un clin d'œil à Maldya, qui rougit en comprenant mon sous-entendu. Ne vous faites pas d'idées fausses, madame Haghira.

Je frissonnai soudain en songeant que, tout comme j'étais venu sur Mars, je devrais tôt ou tard en repartir, secrètement et sans rien dire. Et je ne voyais aucune possibilité d'emmener Maldya. Mon travail en tant qu'agent secret au service personnel d'Atlan ne me donnait pas le droit de m'établir sur une planète particulière. Pour une durée indéterminée, je resterais un vagabond allant ici et là. Et je ne voyais aucun moyen de me dérober à mon devoir envers l'humanité. Maldya vieillirait et mourrait, tandis que mon activateur cellulaire préserverait mon immortalité.

C'était le grand problème de tous les immortels. Toute liaison avec un partenaire mortel ne pouvait être que passagère, car il aurait été impossible à un homme immortel de voir sa compagne se faner près de lui, tandis que lui-même resterait aussi jeune qu'au jour où il avait reçu son activateur cellulaire.

J'essayai de réprimer ces sombres pensées, mais je n'y parvins pas.

Je regardai mon chronographe d'apparence banale (un esclave portant une montre de prix aurait éveillé les soupçons) et je dis :

— Je dois, hélas ! partir pour préparer le rassemblement d'aujourd'hui. Je passerai vous prendre à 21 heures.

— Puis-je t'accompagner, Kalteen ? me supplia Maldya.

Je secouai la tête.

— Mieux vaut pas. Après les combats dans l'arène, les Lourds, les Passeurs et les autres maîtres de l'humanité font la fête pour dépenser leurs gains, ou bien se saoulent pour oublier leurs pertes. Votre quartier va bientôt grouiller d'ivrognes et quelques-uns de ces types vont s'égarer dans le ghetto des esclaves. Mieux vaut pour une jeune fille ne pas se montrer.

Je terminai mon café avant de me lever et d'aller jusqu'à la porte, accompagné de Maldya. Comme d'habitude, il nous fallut un peu de temps avant de pouvoir nous résoudre à nous séparer. Je dus finalement me faire violence.

Une fois dehors, je pris le chemin de la plus proche station de métro. Les esclaves et les maîtres pouvaient emprunter les mêmes trains, deux ou trois voitures de chaque rame étant réservées aux esclaves.

Je montai dans l'un des deux wagons pour esclaves du train de Little Melrose, une banlieue jadis très agréable de Marsport-City.

Comme toujours, les compartiments et les couloirs étaient bondés. Des hommes, des femmes et quelques enfants pauvrement vêtus se pressaient et se bousculaient. La plupart avaient l'air quelque peu renfrogné. Mais il y avait aussi des gens qui raillaient l'occupant et lançaient des plaisanteries à caractère politique, ce qui avait toujours été la dernière arme des peuples opprimés.

Ces blagues étaient accueillies par un éclat de rire général. Personne ne s'en inquiétait. Il n'y avait pour ainsi dire pas d'espions sur les planètes occupées.

Cela s'expliquait par le fait que les Lourds n'intégraient pas les peuples conquis dans leur organisation sociale, car ils les destinaient exclusivement à l'esclavage. Il était généralement impossible à un Terranien de s'affranchir de l'état d'esclave pour se hisser dans la hiérarchie des Lourds. Il n'existait donc pas non plus de motivations pour collaborer avec l'ennemi, se faire apprécier en rendant des services particuliers, ou encore travailler pour se bâtir une carrière propre. Les Terraniens étaient quasiment condamnés à être tous solidaires.

À mon avis, la motivation première de cette politique était la haine portée par Leticron à tous les Solariens, qui avaient si longtemps dirigé la résistance et anéanti au passage la plus grosse partie de sa flotte.

Cela pouvait aussi tenir au fait que les Lourds craignaient que les Terraniens, en raison de leurs capacités, de leur application et de leur zèle, ne parvinssent très vite aux plus hauts postes de commande de leur administration, et que les vainqueurs fussent au fil du temps entraînés dans une organisation sociale modelée par les Terraniens. L'Histoire avait fourni bien des exemples de tels retournements.

Cependant, ils ne savaient pas que le temps travaillait contre eux. Les hommes vivant dans la nébuleuse Provcon n'avaient pas seulement créé une nouvelle humanité, ils travaillaient aussi sans trêve à la préparation du jour J, lors duquel déferlerait le raz-de-marée qui balayerait la puissance du Concile. Et sans la présence du Concile, concrétisée par les forces militaires des Larins, les Lourds ne pourraient pas se maintenir.

Lorsque le train s'arrêta à la station de Little Melrose, je fus le seul passager à descendre. Cela ne m'étonna pas, car cette banlieue autrefois si charmante avait été détruite, cinquante ans après l'occupation du Système solaire, lors d'une insurrection contre les Lourds. Leticron avait interdit la reconstruction de Little Melrose, pour que la vue de ces ruines rappelât en permanence aux Terraniens vivant sur Mars que toute rébellion serait sévèrement réprimée.

Je gravis les marches de la sortie nord. Les escaliers roulants avaient été détruits lors des combats et jamais remplacés.

En sortant à l'air libre, je regardai les ruines calcinées, les tours de plastométal à moitié fondues, les cratères creusés par les explosions et les grandes surfaces vitrifiées. Aucune plante ne poussait, car les Lourds arrosaient deux fois par an la zone avec du désherbant. Faute de quoi cette abominable cicatrice sur le visage de la ville aurait été recouverte d'un manteau de verdure.

Tandis que je traversais le champ de ruines, l'écho de mes pas résonnait sinistrement contre les murs. Il semblait que ni homme ni animal ne vécût ici.

Mais ce n'était pas tout à fait exact.

Les animaux évitaient bien cette zone, mais dans les sous-sols encore en état d'une ancienne tour de cinq cents mètres de hauteur, trente-trois prêtres du culte de Baalol avaient établi leurs quartiers. De cet endroit, forts de leur zèle missionnaire, ils essayaient de convertir aussi bien les vaincus que les vainqueurs au culte de Baalol, une pseudo-religion.

Les Lourds toléraient les prêtres aux dons parapsychiques avec des sentiments partagés. Ils attendaient de leur prosélytisme un affaiblissement de la volonté de résistance terranienne, tout en sachant cependant que le but ultime du culte de Baalol était la prise du pouvoir dans toute la Voie lactée. Même Leticron en personne avait jusqu'à présent reculé devant un affrontement avec le Grand Baalol, qui représentait une puissance respectable avec ses milliards de prêtres aux dons parapsychiques.

Ce temple provisoire de Baalol était ma destination. Non parce que je voulais me laisser convertir à la pseudo-croyance de ces hommes, mais parce que j'avais réussi à mettre sur pied avec leur supérieur une organisation illégale qui contrôlait le marché noir sur Mars.

Les Baalols figuraient en première ligne de ce trafic depuis que j'avais détourné le but de leur organisation. Celle-ci fournissait maintenant des stupéfiants aux occupants en échange de précieuses denrées alimentaires provenant des dépôts de ravitaillement, qu'ils revendaient à des prix relativement modérés à la population terranienne. Le moral de l'occupant était ainsi affaibli, et le sort des opprimés était adouci dans bien des cas.

On pouvait naturellement redouter que les Antis fussent considérés comme des bienfaiteurs par le peuple et que leur influence gagnât du terrain. Mais il n'en était rien. Comme Leticron et ses fidèles finiraient bien par découvrir que les Baalols fournissaient leurs troupes en drogues interdites, le petit jeu des prêtres ne durerait pas très longtemps.

Avec ces preuves irréfutables, les Lourds auraient enfin des charges pour agir contre les prêtres de la mission de Baalol. J'atteindrais ainsi comme but final la disparition de l'influence des Baalols sur les opprimés.

De telles réflexions me semblaient naturelles. Le grand prêtre local était à blâmer s'il ne pensait pas aussi finement.

Lorsque j'atteignis la tour, un homme vint à ma rencontre dans l'entrée. Il était vêtu d'un manteau à capuche. Je reconnus le sous-prêtre Gen-Laak.

Il inclina la tête et dit :

— La bénédiction du Grand Baalol soit sur toi, frère Kalteen !

Je lui fit un signe de la main et répondit :

— Je te salue Gen-Laak. Kun-Sool est-il là ?

— Le grand prêtre est ici, frère Kalteen, répondit Gen-Laak. (Il releva la tête avant de poursuivre.) Pourquoi ne me donnes-tu pas la réponse rituelle, comme il sied à un membre de la grande famille de Baalol ?

— Parce que je n'appartiens pas à votre famille, expliquai-je. Pourquoi ne me laisses-tu pas tranquille ? Je ne suis qu'un pauvre esclave qui cherche à améliorer un peu son niveau de vie.

Gen-Laak grimaça un sourire.

— Pour un pauvre esclave, tu sembles très sûr de toi, Kalteen.

Je me contentai de sourire et éludai :

— Conduis-moi à Kun-Sool, jeune homme.

Le sous-prêtre se retourna sans un mot et me précéda dans la tour.

Les couloirs étaient décorés de tapisseries murales violettes. Il y avait partout de grandes baguettes blanches, qui jouaient un rôle important dans les rites quotidiens de Baalol.

Nous montâmes par un puits antigrav jusqu'à l'étage supérieur, puis nous traversâmes une salle dans laquelle dix prêtres étaient agenouillés sur le sol, plongés dans une intense concentration spirituelle. Je savais qu'ils étaient en train d'effectuer ensemble un travail de fusion psychique. Peut-être influençaient-ils en cet instant une importante personnalité par des moyens d'hypnosuggestion, mais peut-être se livraient-ils aussi tout simplement à un exercice de purification.

Le bureau du grand prêtre était de l'autre côté de la salle. Il salua son subordonné d'un signe de tête avant de me tendre la main.

— Je te salue, Kalteen ! dit-il.

À la différence de Gen-Laak et des autres sous-prêtres, il avait depuis longtemps compris que je n'étais pas attiré par sa pseudo-religion. Il s'abstenait en conséquence de toute tentative pour me convertir.

— Je te salue, Kun-Sool ! répondis-je.

Le visage de Gen-Laak verdit légèrement lorsqu'il constata que je m'adressais à son grand prêtre comme à un homme ordinaire, plutôt que comme à un demi-dieu.

Le grand prêtre congédia son subordonné, puis il se tourna vers moi et me demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui, Kalteen ?

Je le lui expliquai, et il me répondit d'un geste affirmatif de la main.

Après que nous eûmes encore éclairci quelques points de détail, je pris congé de Kun-Sool et quittai la tour des prêtres de Baalol.

CHAPITRE II

Le crépuscule commençait à tomber lorsque je rentrai dans le quartier de Jassich.

Les rues étaient plus animées que dans le courant de la journée. Quelques Terraniens, hommes et femmes, rentraient chez eux après leur journée de labeur pour leur maître, et des enfants jouaient avec une relative insouciance.

Deux Lourds armés effectuaient une patrouille. Ils s'arrêtèrent en me voyant, car ils me connaissaient aussi bien en tant qu'esclave de Lagot Vermallon que comme chef de la secte de la Flamme Éternelle. Curieusement, celle-ci était tolérée par les Lourds, bien qu'elle prophétisât l'arrivée de Vhrato. Peut-être la considéraient-ils comme une soupape de sécurité servant à évacuer l'agressivité de ses membres.

L'un des deux Lourds qui, si ma mémoire était bonne, se nommait Behan Macrallyn, me fit signe d'approcher et me dit :

— Tu sembles avoir beaucoup de temps libre, Kalteen. Pourquoi n'es-tu pas auprès de ton maître ?

— Vermallon m'a donné mon congé, répondis-je franchement.

— Pourquoi ? voulut savoir Macrallyn. Est-ce que ta vieille mère est malade ? ajouta-t-il en ricanant.

— Ma mère est morte depuis longtemps, dis-je. Vermallon m'a libéré pour que je puisse me préparer à combattre dans l'arène. Il veut m'y envoyer bientôt.

Les deux Lourds me considérèrent avec étonnement.

— Il veut t'envoyer dans l'arène ? demanda Macrallyn. Pour quelle raison ? J'ai toujours pensé que tu étais son meilleur esclave.

— C'est ce que je pensais aussi, répondis-je. Mais je lui ai donné un tuyau crevé. Comme punition, je vais devoir laisser ma vie dans l'arène.

Macrallyn gronda de rire avant de reprendre :

— Ce sera un bon moment d'amusement, Kalteen. Connais-tu déjà ton adversaire ?

— Non, répondis-je. Mais il ne me connaît pas non plus. Pas encore...

Les deux hommes s'esclaffèrent.

— Tu parles bien, esclave, dit Macrallyn, après que lui et son compagnon se furent calmés. Lève les bras. Je vais vérifier si tu ne portes rien d'interdit sur toi.

J'obéis et levai les bras en l'air. Naturellement, je ne portai ni arme, ni autre objet interdit aux esclaves. Je n'aurais pas pris ce risque.

Macrallyn me fouilla soigneusement et avec brutalité, comme les Lourds en avaient l'habitude.

Il me dit ensuite d'un air un peu déçu :

— Tu as de la chance, Kalteen !

Je haussai imperceptiblement les épaules.

« Fichez le camp ! » pensai-je. « Si j'avais eu une arme sur moi, j'aurais dû vous tuer. » Mais bien entendu, je ne leur dis rien, et mon visage de trahit aucunement mes pensées.

Macrallyn me décocha un coup qui me fit chanceler.

— Tu peux partir, Kalteen ! me dit-il. Et préviens-moi à temps du jour où tu entreras dans l'arène. Je ne veux pas manquer ce combat.

— Je n'y manquerai pas, répondis-je.

Après quoi les deux Lourds se mirent à beugler de rire. Les plaisanteries macabres de cette sorte étaient à leur goût. J'avais de toute façon parlé sérieusement, car il ne tiendrait qu'à moi de me comporter en combattant expérimenté dans l'arène. Et j'y serais vraisemblablement obligé, car la seule autre possibilité aurait consisté à me laisser tuer. Et cette perspective ne me tentait absolument pas.

Je repris lentement mon chemin. Le rassemblement des membres de la secte n'aurait lieu que dans deux heures. Je me rendis donc d'abord à mon appartement.

Il se trouvait au sommet d'un immeuble de cinq étages et se composait d'une grande chambre, d'une minuscule cuisine automatique et d'un cabinet de douche. À la différence de la plupart des logements d'esclaves, il était plutôt bien équipé. Il disposait d'un poste de trividéo, dont Vermallon m'avait fait cadeau un jour en récompense d'un tuyau particulièrement juteux.

J'avais un peu trafiqué cet appareil, de sorte qu'en actionnant un commutateur normalement inutilisé, je pouvais écouter les messages sur hyperondes de la flotte des Lourds. J'avais espéré en apprendre ainsi un peu plus sur Leticron et son mode de vie. Je n'y étais, hélas ! pas parvenu. Leticron n'avait vraisemblablement plus guère d'activité, depuis que les Larins avaient restreint sa puissance en vue d'arriver à l'établissement d'un *statu quo* avec l'humanité en dehors du Système solaire.

Leticron avait naturellement tenté de les en empêcher. Mais Atlan, qui gouvernait le Nouvel Empire einsteinien à l'intérieur du nuage noir de la nébuleuse Provcon, avait très intelligemment compris comment susciter l'intérêt des Larins pour une telle situation d'équilibre. Depuis lors, il n'existait plus de planètes pénitentiaires sur lesquelles des hommes innocents étaient menés à la mort, et les Larins ne s'immisçaient pas dans les affaires intérieures du NEE. Le NEE reconnaissait implicitement la domination des Larins sur l'ensemble de la Galaxie.

Ma mission dans le Système solaire violait directement cet armistice. Je devais donc à tout prix éviter d'être démasqué, et il ne me plaisait par conséquent pas du tout d'être envoyé dans l'arène par Vermallon.

Je me déshabillai et pris une douche. Puis, je me rasai.

Le miroir me renvoya l'image d'un visage très différent de celui que je connaissais à Ronald Tekener. Un biomasque parfait avait fait disparaître mes cicatrices dues à la vérole de Lashat, et une véritable moustache poussait à travers la peau du masque.

En dehors de cela, je n'avais pas changé. Je mesurais toujours 1,91 mètre et pesais 103 kilos, constitués principalement de muscles. J'avais des cheveux noirs et des yeux bleu clair. Je veillais par un entraînement permanent à ne pas laisser ma musculature s'affaiblir et à maintenir ma condition physique. Peut-être cela me sauverait-il la vie

dans l'arène. Mais cela susciterait l'étonnement, et peut-être même la méfiance, lorsqu'on verrait un esclave se battre aussi bien.

Je haussai les épaules et finis de me raser. Je passai ensuite des vêtements propres avant de me servir un whisky et de me préparer un repas grâce à la cuisine automatique.

Je m'allongeai sur le grand canapé pour me détendre et dormir un peu. Je m'éveillai exactement à l'heure prévue. Je sautai à bas du canapé et quittai mon appartement pour aller prendre Maldya et sa mère et nous rendre au rassemblement.

Lorsque j'arrivai avec les deux femmes au lieu de réunion, qui était en fait un entrepôt désaffecté, il régnait déjà une activité importante dans les rues.

Deux hommes se tenaient de part et d'autre de la porte d'apparence anodine : Gert et Jonas Robinson. Ils connaissaient tous les membres de la secte et devaient veiller à ce qu'aucun étranger ne se glissât parmi nous. Un Lourd aurait certes eu du mal à se faire passer pour un Terranien, mais les Lourds auraient pu essayer par exemple d'envoyer un Marchand galactique nous espionner, car la plupart des Passeurs ne se distinguaient extérieurement que peu des natifs de la Terre.

Gert et Jonas me saluèrent amicalement.

Je les informai que j'attendais l'arrivée d'un glisseur de transport et que son chargement devrait être apporté aussi vite que possible dans la salle de réunion.

Lorsque nous entrâmes dans la salle, les personnes présentes se levèrent et m'acclamèrent. Tout en leur souriant et en leur adressant des signes de la main, je montai sur le podium tendu de draps verts.

Derrière le podium était accrochée une pièce rectangulaire de tissu bleu, au centre de laquelle était représenté un soleil doré stylisé. C'était le symbole de notre secte. Les autres groupes qui prophétisaient aussi la venue du Messager Solaire utilisaient des symboles analogues.

J'attendis que tout le monde fût arrivé. Maldya et sa mère avaient pris place parmi les autres membres de la secte.

Après avoir salué le public, j'invitai mon assistant à procéder à la cérémonie prévue pour aujourd'hui. Il s'agissait d'un jeu de questions-réponses, qui devait être mené à la lueur d'innombrables bougies et sur un ton monocorde.

Les questionneurs étaient mes assistants, méconnaissables sous leurs manteaux à capuchon, qui essayaient d'exprimer par leurs questions tous les problèmes, les espoirs et les doutes des Terraniens, mais aussi l'arrogance de l'oppresseur et la façon dont il avait confisqué le pouvoir.

Je devais répondre à toutes les questions sur un ton convaincu, et répéter qu'il n'y avait aucun doute quant à l'apparition prochaine de Vhrato, et qu'avec sa venue commencerait la libération de l'humanité.

Lorsque j'avais assisté à la première réunion de cette sorte, j'avais trouvé tout ce cérémonial parfaitement grotesque. Cependant, j'avais compris plus tard que c'était justement ce dernier qui exerçait une attirance sur les gens et permettait de leur regonfler le moral avec des promesses somme toute gratuites.

Après la cérémonie, j'envoyai un assistant auprès des deux gardes à l'extérieur. Il revint peu après en compagnie de Gert et Jonas. Ils portaient tous de grands sacs en plastique.

Je vérifiai le contenu des sacs et constatai que le grand prêtre avait tenu sa parole. Chacun de ces petits paquets contenait du thé et du café véritables, ainsi qu'un flacon de vin et divers médicaments indispensables dans tous les foyers, mais dont les esclaves étaient systématiquement privés.

Je donnai l'ordre à mon assistant de distribuer un paquet à chaque personne présente. Les gens débordèrent de joie à la vue de ces choses qui leur étaient habituellement interdites, et j'en aurais presque ressenti de la gratitude envers le grand prêtre de Baalol. Cependant, je connaissais le montant de la somme en argent liquide que j'avais dû lui verser pour obtenir tout cela.

Je quittai discrètement la salle avec Maldya et sa mère, pendant que l'assistance exprimait encore sa gratitude et sa reconnaissance en poussant des exclamations de joie.

♦

Après que Maldya m'eut quitté le lendemain matin, pour être à l'heure à son travail chez la famille du Lourd Tukor Rymel, je rangeai mon appartement avant de m'asseoir à la table pour réfléchir.

L'équipe qui devait venir me rechercher sur Mars avait dû être retardée. Quelque chose devait être arrivé entre-temps. Mes sentiments à ce sujet étaient mitigés. D'un côté, j'aurais aimé rester auprès de Maldya, mais par ailleurs, je savais qu'il me faudrait bientôt quitter Mars si je ne voulais pas être démasqué.

Et je ne devais être découvert à aucun prix : non seulement parce que cela aurait signifié un interrogatoire sous la torture et la mort assurée, mais aussi et surtout parce que le double jeu d'Atlan aurait été découvert par la même occasion. La fin du *statu quo* en aurait résulté, et Leticron aurait repris du poil de la bête.

Un interrogatoire n'aurait naturellement pas révélé mon secret. Grâce à ma stabilisation mentale, je pouvais me défendre contre les méthodes d'interrogatoire paramécaniques et parapsychiques, ainsi que contre les drogues. Mais les Lourds auraient sûrement découvert et enlevé mon biomasque au cours de leurs examens minutieux, et ils connaissaient très bien le visage qu'ils auraient découvert en dessous.

À elles seules, mes cicatrices de vérole de Lashat auraient trahi mon identité. J'étais le seul à m'être volontairement rendu sur la planète Lashat, tout en sachant que quiconque s'y aventurait était infecté. Et normalement, cette maladie était mortelle.

J'avais survécu à l'infection et conservé ces cicatrices comme séquelles. Elles étaient devenues ma *griffe* d'aventurier amateur de risque, et avaient contribué à consolider la réputation dont j'avais eu besoin quand il s'était agi d'éliminer l'infâme organisation Condos Vasac.

J'étais devenu si célèbre de ce fait que je ne pouvais plus accomplir une mission secrète sans porter un masque. Même les Lourds savaient que Ronald Tekener, l'homme au visage couturé, avait travaillé pour l'OMU et le Lord-Amiral Atlan. S'ils m'identifiaient, ils en concluraient qu'Atlan m'avait envoyé sur Mars et ils n'hésiteraient pas à transmettre cette information aux Larins et à les monter contre le NEE.

Je ne devais donc pas éveiller le moindre soupçon.

Je me levai en soupirant. Atlan et moi avions couru un grand risque, et il semblait que cela ne nous rapporterait rien. Je n'avais en tous cas plus la possibilité d'éliminer Leticron et d'ouvrir ainsi la voie à un successeur qui n'éprouverait pas la même haine fanatique envers l'humanité que le dictateur.

J'avais au moins pu étudier la situation dans le Système solaire. Par la force des choses, j'étais particulièrement bien renseigné sur la situation de la planète Mars, où vivaient environ cent millions de Terraniens et cinq millions de représentants d'autres peuples galactiques.

Je quittai mon appartement et me rendis par le premier métro jusqu'à l'arène de Colderan, qui se situait un peu à l'écart de Marsport-City.

Il n'y avait pas encore de spectateurs pour les jeux de la journée. Les combats n'avaient lieu que l'après-midi. Pour l'instant, seuls des esclaves nettoyaient l'arène, répandant du sable neuf et remettant les sièges en ordre.

Je connaissais assez bien les lieux, et je n'eus aucune difficulté à trouver le maître dompteur. Il était exclu pour un esclave d'aller voir le Maître des Jeux, car c'était un Lourd.

Le maître dompteur, en revanche, était lui-même un esclave kamashite né sur la planète Mars. Son père avait dirigé ici le zoo galactique et n'avait pas voulu abandonner ses animaux au moment de l'annexion du Système solaire. Ce qui n'avait servi à rien, puisque les Lourds avaient tué les animaux du zoo, ou bien les avaient vendus aux Marchands galactiques. Le directeur du zoo était lui-même devenu un esclave, comme les autres Terraniens.

Mynra Buccuon avait été contraint de servir comme maître dompteur à l'âge de trente ans, après que les Lourds eurent appris que la nature des Kamashites les rendait plus apte à s'occuper des animaux que les autres êtres intelligents.

Mynra était justement en train de calmer un okkuldor devenu furieux. Cet animal sauvage originaire de la planète Yppersan aurait pu tuer même un Lourd en une fraction de seconde.

J'eus un frisson en voyant avec quelle aisance le petit Kamashite, qui ne mesurait que 1,47 mètre, se déplaçait dans la cage de l'okkuldor.

Ses yeux brillèrent lorsqu'il m'aperçut.

— J'arrive, Kalteen ! me cria-t-il.

L'okkuldor rugit dans ma direction, mais se calma dès que Mynra lui eut parlé à voix basse.

Le Kamashite passa la main sur la tête de l'animal avant de sortir de la cage.

J'étais toujours fasciné par l'apparence de Mynra. Comme tous les Kamashites descendants de colons terraniens, sa peau était foncée et ses dents argentées. Les ongles de ses mains et de ses pieds étaient aussi verts que ses cheveux coiffés en une multitude de petites nattes. Ses sourcils, très épais, étaient verts également et se rejoignaient au-dessus de son nez.

Nous nous serrâmes la main.

— Je suis content de te revoir, Kalteen, dit Mynra d'une voix de basse profonde, qui ne s'accordait pas du tout à la petite taille de son corps. Que voulais-tu me dire ?

— Je m'intéresse aux préparatifs des prochains combats, répondis-je. Sais-tu quelque chose là-dessus ? Ou bien peux-tu obtenir des renseignements ?

Mynra Buccuon sourit en dévoilant ses dents argentées.

— Ce que je ne sais pas, je peux l'apprendre. Pourquoi t'intéresses-tu à cela, Kalteen ?

— Mon maître veut m'envoyer dans l'arène, expliquai-je. Et j'aurais évidemment bien aimé savoir contre qui je vais devoir me battre.

Mynra eut l'air alarmé. Il ne savait pas qui j'étais réellement, ni que j'étais capable de défendre ma peau, même si je supposais qu'il se doutait de quelque chose. Les Kamashites avaient la faculté de se mettre intuitivement à la place des autres êtres vivants, et même de copier leur mentalité de façon convaincante. Ils ressentaient naturellement ce qui se passait à l'intérieur des autres créatures. Bien entendu, ils n'étaient pas télépathes, mais cette faculté spéciale était de type parapsychique.

Mynra me scruta du regard.

— Pourquoi ne t'enfuis-tu pas, Kalteen ? demanda-t-il. Vas-tu te laisser tuer ? (Il plissa soudain le front.) Ah ! tu espères sauver ta vie... Tu sous-estimes les dangers d'un combat dans l'arène.

Je lui posai une main sur l'épaule et répondis :

— Ne t'inquiète pas, mon ami. Je survivrai. Je te serais cependant reconnaissant si tu pouvais te renseigner.

Le Kamashite soupira.

— Tu n'es pas prévu au programme d'aujourd'hui, ni de demain. Je veux dire, en tant qu'adversaire de mes animaux. Mais on a pu sélectionner pour toi un opposant humain. Je vais consulter la liste du Maître des Jeux.

— Ce n'est pas dangereux pour toi, Mynra ? demandai-je soucieux.

Le Kamashite fit un signe de la main.

— Trantor Zharin me traite pratiquement comme son égal, depuis le jour où je l'ai sauvé des griffes et du bec d'un oiseau de Rhuorg. En dehors d'un mot d'insulte, je n'ai rien à craindre de sa part. Peux-tu m'attendre ici ?

Je hochai la tête et Mynra s'éloigna.

Lorsqu'il revint, il avait l'air défait.

— Il faut t'enfuir et te cacher quelque part, Kalteen ! me conjura-t-il. Tu n'as pas la moindre chance contre les adversaires que tu dois rencontrer demain. Tu serais un homme mort si tu les affrontais !

— Tu as bien dit *les* adversaires, répétai-je pensivement. Veux-tu dire que je vais devoir rencontrer Orlanda et Harun Griffith ?

Le Kamashite déglutit.

— C'est exactement ça, Kalteen, répondit-il d'une voix sourde. Je ne sais pas si tu as déjà entendu parler d'eux...

— J'ai admiré hier la façon dont ils ont vaincu le tyr, expliquai-je.

— Tu les as admirés ? demanda le maître dompteur. C'est sûrement parce qu'ils n'ont tué qu'un animal. Tu devrais voir comment ces horribles jumeaux massacrent leurs opposants humains. On dirait qu'ils haïssent tout particulièrement les créatures intelligentes. On ne peut expliquer autrement cette façon qu'ils ont de tuer leurs adversaires à petit feu. Ils prennent plaisir à jouer avec eux, et je ne connais personne qui puisse les vaincre.

— Peut-être que si, répondis-je

En fait, je n'en étais pas si sûr. D'abord parce que les jumeaux avaient livré contre le tyr un combat dont j'avais moi-même douté de l'issue, et ensuite parce que j'éprouvais

une certaine attirance pour Orlanda Griffith, ce qui constituerait un handicap pour moi dans un combat contre les jumeaux.

Le Kamashite me considéra avec étonnement.

— Tu sembles très sûr de toi, Kalteen, dit-il doucement. Je voudrais bien que tu arrives à vaincre ces deux sadiques. Mais j'en doute. (Sa mine s'assombrit.) Les Griffith affrontent aujourd'hui un Ertrusien, qui était commandant de vaisseau chez les Passeurs, et qui est tombé en disgrâce pour avoir prétendument transporté de la marchandise de contrebande à bord de son navire. Va voir le combat, et tu comprendras que seule la fuite peut te sauver la vie.

Je remarquai combien il était remué intérieurement.

— Contre un Ertrusien ? demandai-je médusé. Comment les jumeaux peuvent-ils compter avoir la moindre chance contre un géant d'Ertrus ?

— Ce sont des tueurs professionnels de première classe, répondit mon ami kamashite. Je te conseille d'assister à ce combat avant de décider ce que tu dois faire.

— D'accord, Mynra, répondis-je. Merci beaucoup pour ton aide.

Il sourit et me tendit la main en guise d'adieu.

— Nous autres *esclaves*, nous devons nous soutenir, n'est-ce pas Kalteen ?

Il avait prononcé le mot " esclaves " si singulièrement que je le soupçonnai tout à coup de savoir précisément que je ne faisais que jouer un rôle, et que j'étais en réalité un homme chargé d'une mission précise. La question était seulement de savoir par qui.

Je répondis à son sourire.

— Bien entendu, mon ami, répondis-je sur un ton qui révélait mes pensées.

Puis, je ressortis des bâtiments de l'arène.

♦

Après les heures de calme général du midi, les visiteurs commençaient à se presser vers l'arène de Colderan.

Je m'étais assoupi pendant trois heures à l'abri d'un porche. Je me dirigeais à présent vers le portail par lequel Lagot Vermallon entrait habituellement dans l'arène.

En tant qu'esclave, je ne pouvais pénétrer dans l'arène qu'accompagné de mon maître et, quand bien même la proximité de Vermallon me dégoûtait, je ne pouvais me permettre de montrer mon antipathie.

Vermallon arriva environ une demi-heure plus tard. En me voyant, il sourit de toutes ses dents.

— Tu as peur et tu viens demander grâce, Kalteen ? demanda-t-il.

— Je ne demanderai jamais grâce, maître, répondis-je plus fermement que j'en avais l'intention. Je préfère mourir. Je vous demande seulement une petite faveur. Laissez-moi vous accompagner pour assister aux combats du jour.

Vermallon me considéra pensivement.

— Tu sembles être très courageux, remarqua-t-il. Tu veux probablement observer le comportement du couple de tueurs pour préparer ta propre tactique de combat.

— Peut-être... répondis-je évasivement.

Il plissa le front.

— Au fait, comment sais-tu qu'Orlanda et Harun Griffith seront dans l'arène aujourd'hui, esclave ?

Je me permis un léger sourire.

— Un bon esclave a aussi de bons informateurs, dis-je.

— Tiens donc ! fit le Lourd. Tu sais donc sans doute également que tu vas devoir affronter les jumeaux demain. Je m'étonne que tu n'aies pas déjà pris la fuite.

Je baissai la tête et répondis :

— Un esclave ne peut pas quitter Mars. La fuite ne ferait que différer mon destin. Je préfère m'épargner cette peine. Sur qui avez-vous parié aujourd'hui, si je peux me permettre cette question ?

— Sur les jumeaux, naturellement, répondit Vermallon. Ils sont imbattables. Je me suis renseigné sur leur compte depuis hier. Demain aussi, je parierai sur eux. Allez, tu peux venir, Kalteen ! Je ne suis pas un monstre.

Je ne répliquai pas.

Lagot Vermallon n'était pas fondamentalement cruel ni méchant, mais seulement irréfléchi. Il s'était habitué à considérer les esclaves comme des marchandises dont le propriétaire pouvait disposer à sa guise. Il ne lui venait pas à l'idée que l'esclavage était un crime en soi, et que tous les êtres intelligents avaient les mêmes droits.

Comme il convenait à un esclave, je marchais respectueusement derrière lui pour entrer dans l'arène, et je pris place à ses pieds après qu'il se fut installé dans l'un des larges sièges réservés aux maîtres.

Le gong électronique retentit, et on annonça d'abord un combat entre deux kyrralions. Un combat entre deux animaux, donc, ce qui constituait d'ailleurs l'essentiel des affrontements dans l'arène.

Les deux kyrralions furent lâchés peu après dans l'arène. Les spectateurs hurlèrent d'excitation. Tout du moins les maîtres, car les esclaves devaient s'abstenir de s'extérioriser bruyamment.

J'avais déjà vu des kyrralions. Non dans une arène, mais sur leur monde natal, la planète Nygoman, sur laquelle je possédais une base secrète que même Atlan ne connaissait pas. Il n'y avait sur Nygoman ni Terraniens, ni établissement pour voyageurs de l'espace. Seuls des chasseurs s'aventuraient sur cette planète, qui présentait de multiples dangers pour ses visiteurs.

Les kyrralions incarnaient l'un de ces dangers : c'étaient de gigantesques oiseaux dotés de pattes puissantes et d'un bec dur et acéré, avec lequel ils pouvaient mettre un tigre en pièces. Leurs serres étaient tout aussi dangereuses.

Les kyrralions surgirent à la vitesse d'un glisseur dans l'arène et se précipitèrent en battant des ailes dans le filet de forme hémisphérique que l'on avait tendu au-dessus du sable. Sans ce dernier, ils auraient pu attaquer et tuer bon nombre de spectateurs.

Dans leur milieu naturel, ces animaux s'attaquaient rarement entre eux. Mais ces deux-là avaient sûrement été sous-alimentés et drogués juste avant le combat pour susciter en eux une agressivité aveugle. Mynra n'en était certainement pas responsable. Mais il ne pouvait pas empêcher les assistants du Maître des Jeux de préparer les animaux à leur façon.

Il n'y eut guère longtemps à attendre pour voir les deux kyrralions s'attaquer mutuellement, et chercher à blesser leur adversaire par des coups de bec et de griffes.

Ce combat me dégoûtait.

Les kyrralions étaient à proprement parler de belles bêtes. Leur corps avait deux fois la taille d'une autruche terranienne et leur envergure atteignait les douze mètres.

Leur plumage était bleu-noir avec des bandes rouges chez les mâles, et gris et vert chez les femelles.

Les deux kyrralions dans l'arène étaient des mâles. Ils se battirent si sauvagement qu'on n'en vit aucun prendre l'avantage pendant un certain temps. Mais lorsqu'ils se séparèrent, je constatai que l'un des deux avait été blessé aux ailes et ne pouvait plus contrôler correctement son vol.

Il survécut cependant à l'assaut suivant, et put même infliger à son adversaire une blessure sanglante à la tête.

Le troisième choc fut encore plus violent que les précédents. De nouveau, je ne vis plus qu'un tourbillon d'ailes, de becs et de serres. Les deux oiseaux s'arrachaient les plumes.

Soudain, l'un des kyrralions se détacha, avant de tomber sur le sol et d'y rester étendu sans bouger.

Le vainqueur, celui qui avait été blessé aux ailes, poussa un hurlement de triomphe. Il accomplit un demi-tour d'arène et s'abattit ensuite comme une pierre.

Deux esclaves accoururent vers les oiseaux. Ils portaient des épées avec lesquelles ils donnèrent le coup de grâce aux malheureux animaux. Les cadavres furent évacués par rayon-tracteur. D'autres machines égalisèrent le sable.

Les spectateurs hurlaient d'excitation.

Lorsqu'il eut retrouvé son calme, Vermallon me demanda :

— Eh bien, esclave ! Que dis-tu de ce combat ?

Je me retournai lentement. Je considérai froidement le Lourd et lui répondis :

— Je préfère ne rien en dire, maître, car je ne suis qu'un esclave. Mais je peux toujours penser, sans qu'on me coupe la tête pour cela.

Vermallon fut si abasourdi par la menace sous-entendue dans mes paroles qu'il oublia pour un instant que nous n'étions pas des égaux.

— Mais ce n'étaient que des animaux ! se défendit-il.

Je ne répondis rien, et après quelques secondes, Vermallon partit d'un grand éclat de rire.

Je savais qu'il n'allait pas me punir, parce qu'il se réservait le plaisir de me voir affronter les deux jumeaux le lendemain dans l'arène, pour être vaincu par eux et lui permettre d'empocher de gros gains.

♦

Après une pause, on annonça l'arrivée des jumeaux. Ils allaient devoir affronter l'Ertrusien Amun Parseith.

En voyant s'avancer les trois combattants dans l'arène, je secouai instinctivement la tête.

Les deux jumeaux avaient-ils la moindre chance contre ce géant de près de 2,50 mètres, d'une carrure supérieure à deux mètres, et d'un poids que j'estimai à huit quintaux ?

Cela me semblait impossible, malgré ce que m'en avait dit mon ami kamashite, pourtant fort de sa grande expérience. Les deux humains avaient l'air de nains à côté de l'Ertrusien, et leurs armes faisaient l'effet de jouets.

Orlanda et Harun Griffith n'étaient pas habillés de la même manière que pour leur combat contre le tyr. Orlanda portait une combinaison souple en blindoplast noir, un

casque doré et des gants de cuir. Elle était armée de son fouet habituel, ainsi que d'un petit lot de disques très fins faits de blindoplast transparent.

Son frère avait choisi un équipement qui lui donnait un air macabre. Harun Griffith s'était fait projeter sur tout le corps un produit transparent, extérieurement très résistant, mais qui le laissait respirer.

En comparaison, Amun Parseith était presque nu. Il portait un pagne, un large et épais ceinturon de cuir garni de boucles en or, et de grosses bottes de cuir qui lui montaient jusqu'aux genoux. Il était armé d'un grand bouclier circulaire et d'une hache d'armes, qu'un Terranien aurait à peine pu soulever. Les hautes boucles couleur de sable qui formaient sa coiffure le grandissaient encore.

Vraiment, en face de son équipement et de sa force, les armes des jumeaux n'étaient rien de plus que des jouets.

Les combattants s'étaient à peine placés à dix mètres les uns des autres qu'Harun Griffith attaquait déjà.

Il exécuta un mouvement élégant, avec la légèreté d'un danseur, mais il n'atteignit pas l'Ertrusien. Les Ertrusiens sont connus pour la rapidité de leurs réflexes, et Amun Parseith ne faisait pas exception à la règle. Il para sans difficulté l'attaque d'Harun avec sa hache, sans pouvoir cependant porter lui-même un coup à son adversaire.

Il commettait l'erreur de ne pas observer Orlanda Griffith, vraisemblablement parce qu'il la tenait pour quantité négligeable.

Orlanda envoya une demi-douzaine de ses disques vers l'Ertrusien avant même que celui-ci eut remarqué son geste. Les disques étaient à peine visibles en raison de leur transparence, et leur rebord était si fin et aiguisé que les blessures qu'ils causaient n'étaient absolument pas douloureuses sur le coup.

Lorsque Amun Parseith remarqua enfin ce qui se passait, il perdait déjà son sang par une demi-douzaine de fines coupures.

Aucune de ces plaies ne représentait une blessure grave à elle seule, mais chacune était une petite source par laquelle s'écoulait continuellement son fluide vital.

L'Ertrusien lança furieusement sa hache sur Orlanda, mais la femme évita l'arme avec souplesse et fit simultanément claquer son fouet, dont la lanière toucha le genou droit d'Amun.

À ma grande stupéfaction, Amun Parseith poussa un cri de douleur, alors qu'un coup de fouet n'aurait pas dû avoir sur un Ertrusien plus d'effet qu'une piqûre de moustique.

Orlanda avait probablement enduit son fouet de vaghotalh, la sève d'une plante qui, par contact cutané, agissait sur les centres nerveux de la douleur dans le cerveau de la victime.

Orlanda et Harun étaient réellement une paire de tueurs bien entraînés, et ils utilisaient en outre beaucoup d'éléments psychologiques. Harun s'était affublé d'une cagoule de bourreau, suggérant ainsi à l'Ertrusien l'idée que c'était lui qui allait le tuer. L'Ertrusien avait ainsi concentré toute son attention sur lui, si bien qu'Orlanda avait pu sans coup férir infliger des blessures à Parseith.

Mais Amun Parseith surmonta vite l'horrible douleur, qui n'avait en réalité existé que dans son cerveau. Armé désormais de son seul bouclier, il se rua sur Harun et le

repoussa devant lui. Harun eut beaucoup de mal à se défendre contre la puissance de son adversaire.

Orlanda n'était pas restée inactive pendant ce temps. Elle avait lancé plusieurs autres disques. Chacun d'entre eux atteignit sa cible, avant de revenir ensuite avec une facilité déconcertante dans la main de la jeune femme. Celle-ci se livrait sous nos yeux à un vrai numéro d'adresse.

Mais l'Ertrusien n'avait pas oublié la femme. Après avoir traîné Harun sur la moitié de la largeur de l'arène, il fut en quelques bonds auprès de sa hache et attaqua Orlanda.

Le fouet claqua de nouveau et vint s'enrouler autour de son bras droit.

Amun Parseith poussa un hurlement et laissa tomber sa hache. L'instant d'après, un disque siffla sur son bras droit découvert, tranchant l'artère de son poignet avant de revenir vers Orlanda Griffith en décrivant un arc élégant.

L'Ertrusien comprit immédiatement qu'il était perdu s'il ne pouvait arrêter l'hémorragie. Il arracha un morceau de tissu de son pagne, l'enroula autour de son avant-bras et en noua les extrémités.

Il n'y parvint cependant pas tout à fait, car Harun s'était relevé entre-temps et, avec la lame fine comme une aiguille de son extraordinaire épée, il porta un coup à la jambe gauche de l'Ertrusien.

Amun tomba à genoux. Le garrot se détacha de son bras et son sang se mit à couler à gros bouillons.

Lorsque je vis le fouet d'Orlanda s'enrouler autour de son cou, je fermai les yeux. Ce couple de tueurs était bien aussi sadique que Mynra Buccuon me l'avait dit. Orlanda et Harun avaient l'apparence de deux êtres humains, mais ils ne méritaient pas ce titre.

Malgré tout, cette expérience avait un avantage inestimable pour moi. Leur sadisme et leur cruauté dissiperaient en moi toute réticence à les tuer en cas de besoin.

La fin du combat n'était pas encore proche. L'Ertrusien luttait de toutes ses forces colossales contre son destin.

Et les jumeaux ne firent rien qui aurait pu accélérer sa fin. Au contraire, ils la retardèrent si longtemps qu'Amun Parseith ne fut finalement plus capable que de tituber d'un endroit à l'autre de l'arène.

Alors, Harun lança l'épée à sa sœur...

CHAPITRE III

« Peux-tu mettre de la musique, s'il te plaît ? » chuchota une voix dans mon esprit.

Je sursautai légèrement, car j'étais en train de réfléchir à un problème et j'avais complètement oublié que je n'étais pas seul dans mon corps. Mais je me ressaisis rapidement.

« Qu'aimerais-tu écouter, Wuriu ? » demandai-je en pensant ma question.

« Des airs de chez moi, si possible », répondit la voix en moi. « Excuse-moi si je t'ai fait peur, Vross. »

Je souris tranquillement en soulevant mon corps massif du large siège où j'étais assis. Mon hôte ne pouvait bien entendu pas voir mon sourire, puisque les seuls yeux dont il disposait étaient les miens. Mais il pouvait ressentir l'émotion correspondante, ce qui revenait finalement au même.

« Je vais voir ce que je peux faire », l'assurai-je.

Je traversai la cabine pour aller activer l'afficheur du répertoire de la console musicale. Chacun des pas de mes jambes de Lourd produisait un bruit de martèlement sourd.

Je n'étais cependant pas un Lourd, même si j'en avais l'apparence et les capacités physiques. Mais mon esprit n'avait rien de semblable à celui d'un Lourd.

J'étais un multicyborg abritant l'esprit, ou plutôt la conscience, d'un Terranien.

Les autres Terraniens me désignaient habituellement par le terme de multicyborg, ou mucy en abrégé. Ils ne voulaient pas s'avouer que mes semblables et moi étions de véritables êtres humains malgré notre origine artificielle.

Naturellement, cela ne s'appliquait pas à tous les multicyborgs. La plupart d'entre eux n'étaient à proprement parler que des demi-humains, car leur cerveau consistait en une combinaison de plasma cellulaire et d'un complément micropositronique d'origine sigane. De plus, leur corps n'était souvent que semi-organique, leurs membres ou leurs organes se composant de plastométal ou d'autres matériaux non organiques.

Pour moi et mes deux compagnons, qui ne se trouvaient pas pour le moment dans notre cabine commune, les bio-ingénieurs avaient fait une exception. Notre cerveau avait été très soigneusement modelé à partir de cellules de plasma provenant du Monde-aux-Cent-Soleils, car la mission qui nous attendait allait présenter des dangers tels que les émissions énergétiques d'une positronique additionnelle nous auraient fait repérer par un simple contrôle de radiations.

Cette éventualité devait être écartée, car nous devions si possible approcher de Leticron, le Premier Hétran de la Voie lactée, et mettre hors d'état de nuire ce terrible dicta-

teur afin que les hommes du NEE pussent négocier avec son successeur le sort de l'humanité sur des bases nouvelles.

C'était là notre plus importante mission.

Pour pouvoir la mener à bien, nous devions d'abord nous mettre en rapport avec l'agent d'Atlan, Ronald Tekener, qui se dissimulait sur la planète Mars derrière le masque d'un esclave terranien nommé Kalteen Marquanteur. Il avait été chargé de se renseigner sur la situation du Système solaire et sur les possibilités d'éliminer Leticron.

Toutes ces pensées me traversèrent l'esprit pendant que je parcourais du regard l'écran d'affichage. Les différents titres disponibles apparaissaient en lettres lumineuses sur l'écran et défilaient à travers une fenêtre électronique de sélection.

Je considérais comme très improbable la présence dans la mémoire musicale d'un paquebot spatial de ce que Wuriu Sengu nommait " une musique de chez lui ", c'est-à-dire des airs de la Terre, et plus exactement de l'Extrême-Orient terranien.

Je m'arrêtai donc sous l'effet de la surprise en voyant soudain s'afficher tous les titres de l'antique opérette terranienne *Le Pays du Sourire*. Je ne connaissais que superficiellement les musiques anciennes de la Terre, mais je savais tout de même qu'il ne s'agissait pas là d'authentiques chants extrême-orientaux. Le compositeur avait néanmoins su en restituer l'atmosphère dans certaines de ses mélodies.

Avant que je fusse revenu de ma surprise, l'affichage de l'écran avait déjà changé. J'appuyai sur la touche de retour en arrière et stoppai le défilement lorsque le titre du premier morceau de l'opérette se trouva dans le cadre de sélection.

Puis, j'enfonçai la touche de lecture. La musique s'éleva peu après, et la voix du chanteur déclama : " *Toujours sourire...* "

Je retournai m'asseoir sur mon siège pour écouter cette antique musique qui parlait d'un monde que je n'avais jamais connu, et de coutumes qui étaient totalement oubliées sur Gaïa.

Lorsque débuta la chanson *Dans l'Ombre des Pommiers en Fleurs*, je remarquai que mes yeux s'embuaient.

« Sentimentalité... »

J'analysai mes pensées et mes sensations, sans pouvoir trouver le moindre contenu émotionnel dans cette vieille chanson, dont le texte ne pouvait en aucune façon me toucher.

Ce devait donc être l'esprit de Wuriu Sengu qui, implanté dans ma conscience, éprouvait de la nostalgie en écoutant par mes oreilles. Et son émotion devait être assez forte pour avoir déclenché la sécrétion de mes glandes lacrymales.

Je ne protestai pas, car je respectais les sentiments de Wuriu. Il était déjà suffisamment pénible au mutant visionnaire, qui ne possédait plus de corps, de ne plus pouvoir se manifester qu'en esprit dans les morceaux de métal CPE qu'on avait introduits dans mon corps. Il devait se servir de moi pour exprimer ses sentiments.

Lorsque la dernière chanson stockée dans la mémoire de l'appareil s'acheva, un grand calme se fit à l'intérieur de mon esprit. Puis, Wuriu Sengu me dit :

« Merci de m'avoir permis de me détendre, Vross. Je me sens beaucoup mieux qu'avant. »

« J'en suis content pour toi, Wuriu », répondis-je.

À cet instant, la porte de la cabine s'ouvrit et mes deux compagnons firent leur entrée.

Eux aussi n'avaient que l'apparence de Lourds, leurs consciences étant celles d'êtres humains.

— Salut, Vross ! dit Kertan Tigentor avec la voix grondante et profonde typique des Lourds. Tu ne t'es pas ennuyé ?

Kertan Tigentor portait en lui la conscience de Tako Kakuta, le téléporteur terranien, qui ne possédait plus de corps et ne pouvait plus exister dans l'espace-temps à quatre dimensions qu'en se raccrochant à du métal CPE.

L'autre Lourd alla jusqu'à l'appareil musical et lut les titres sur l'afficheur du répertoire. Il portait pour cette mission le nom d'Ertyn Grammlond, et son hôte-psi était Betty Toufry.

— Vross s'est organisé un petit concert, fit-il remarquer avant de partir d'un rire retentissant.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? lui demandai-je.

— C'est le dernier titre qui me fait rire, Vross : *Ma petite sœur, il ne faut pas être triste...*

Kertan Tigentor ricana, ce qui ne convenait guère à un Lourd.

— Petite sœur Vross ! railla-t-il. C'est comique !

Je bondis de mon siège et serrai les poings. Mais je me maîtrisai.

Un homme-mucy n'était normalement pas violent et se montrait au contraire toujours aimable, car cela tenait à la spécificité de sa nature. Les bio-psychologues n'avaient fait exception que pour nous trois. Nous devions nous comporter rudement, agressivement, et sans scrupules, car une autre attitude aurait été contraire à celle de Lourds authentiques. Certaines inhibitions avaient donc été supprimées dans notre psyché. Mais nous pouvions bien entendu les rétablir par la seule force de notre volonté.

— Je suis désolé, Vross Barratill, dit Tigentor. Je ne voulais pas te mettre en colère. Une telle réaction est un inconvénient de la levée partielle de notre conditionnement.

— Je suis désolé aussi, répondis-je. J'avais vraiment l'intention de te frapper. (Je soupirai.) Ce n'est évidemment pas pour moi que j'ai passé cette vieille musique terranienne. Wuriu a souhaité se détendre en écoutant un air de chez lui. Je suis tombé par hasard sur les chansons d'une vieille opérette terranienne.

— Qu'est-ce qu'une opérette ? demanda Ertyn Grammlond.

Au même moment, l'expression de son visage changea. Puis, il sourit et dit :

— Ce n'est plus la peine, mon ami. Betty vient de m'expliquer ce qu'est une opérette. Mais l'apogée de ce genre particulier remonte à mille sept cents ans. Les hommes devaient alors penser et ressentir les choses très différemment d'aujourd'hui.

— Il y a mille sept cents ans, la plupart des hommes croyaient encore qu'ils étaient seuls dans l'Univers, rappela Kertan Tigentor. Mais laissons ce sujet. Il y a plus important : notre vaisseau atteindra le Système solaire dans une demi-heure. Notre mission va entrer dans une phase cruciale.

Je hochai la tête.

— Il serait grand temps, répondis-je. Je suis impatient de voir le Système solaire duquel nos créateurs sont originaires.

♦

Nous avions préparé nos bagages et nous nous rendîmes dans la coupole d'observation du navire cylindrique.

Le paquebot spatial *Kehatron II*, sur lequel nous nous entassions depuis qu'on nous avait conduits en dehors de la nébuleuse Provcon, était plein à craquer. Même sous la coupole, de nombreux passagers se pressaient.

Mais Kertan, Ertyn et moi étions des Lourds. Et comme les Lourds, en plus d'être les nouveaux maîtres de la Galaxie après les Larins, disposaient aussi d'une énorme force physique, on nous laissait volontiers un peu de place.

Le Système solaire n'était bien sûr pas encore visible, car le *Kehatron* se trouvait encore dans l'espace linéaire. Autour du vaisseau, il n'y avait rien que l'homme pût concevoir. Certes, nous percevions diverses impressions optiques, de curieux éclairs lumineux et des ondulations grises. Mais comme les yeux humains étaient adaptés aux phénomènes visuels de la Terre, ils ne pouvaient capter aucune impression objective dans un autre environnement. Cela ne jouait normalement aucun rôle, si l'on s'arrangeait de cette réalité. Mais dans un continuum étranger, nos organes des sens nous faisaient totalement défaut.

La demi-heure s'écoula rapidement.

Un signal sonore indiqua le retour dans le continuum einsteinien et, l'instant d'après, nous vîmes briller les étoiles de la Galaxie sur le fond noir de l'espace à travers la coupole transparente.

L'une d'elle était particulièrement lumineuse. Ce devait être le Soleil, l'astre originel du Système solaire et donc aussi de tous les Hommes, qu'ils vécussent maintenant sur la vieille Terre perdue, sur Gaïa la nouvelle Terre, ou sur d'autres planètes.

Je fus un peu déçu, car je m'étais imaginé que je serais bouleversé ou exalté en voyant le Soleil pour la première fois.

« C'est bien ce qu'on ressent lorsqu'on est né sous cette étoile », me fit savoir Wuriu Sengu. « C'est comme si j'avais été longtemps perdu dans l'infini et que je rentrais à la maison. Il ne manque qu'une chose pour que ce sentiment soit parfait : la Terre. »

J'essayai de me mettre dans l'état d'esprit de Wuriu, mais je n'y parvins pas. Pour moi, *Soleil* n'était que le nom d'une étoile, et la Terre était plus ou moins un mythe qui ne me concernait pas.

Était-il si important pour un homme natif de la Terre comme Wuriu Sengu que celle-ci n'existât plus, tout du moins dans le Système solaire ?

« Pouvoir prendre ne serait-ce qu'une poignée de terre ! » me chuchota la conscience de Wuriu. « Une simple poignée de terre : la sentir, la palper, et la laisser s'écouler entre ses doigts ! Je regrette tellement cette sensation ! »

Une partie de la douleur ardente et de la nostalgie brûlante de Wuriu déborda de sa conscience et me submergea. Je m'en défendis, car il n'aurait pas été convenable pour un Lourd de se mettre soudain à pleurer au milieu de Passeurs et d'Arkonides. Un tel comportement aurait éveillé les soupçons.

Le bruit des blocs-propulsion s'enfla en un grondement de tonnerre. Il s'apaisa au bout d'un moment avant d'augmenter de nouveau un peu plus tard.

Depuis la coupole d'observation, nous ne pouvions naturellement rien voir d'autre que la nuit de l'espace, les étoiles et le Soleil. Mais je supposai que les machines avaient d'abord été remises en route pour faire accélérer notre vaisseau, qui avait ensuite dû

faire halte afin de s'identifier devant la ceinture de surveillance que les Lourds avaient disposée autour du Système solaire. Puis, il avait accéléré de nouveau après avoir reçu le feu vert et s'était dirigé directement vers Mars.

Peut-être avions-nous même été brièvement stoppés par l'un des bizarres vaisseaux spatiaux des Larins. Mais on ne pouvait le savoir sans instruments ni détecteurs. On n'apercevait même aucune des planètes solariennes.

Mais cela changea alors que nous nous rapprochions de Mars. Une seconde étoile aussi grosse que le Soleil devint soudain visible et grossit rapidement pour devenir un petit disque qui allait en s'élargissant.

Nous distinguâmes plus tard des détails de la surface, mais les villes martiennes ne furent visibles que lorsque notre vaisseau atteignit les couches supérieures de l'atmosphère.

Mars avait été jadis une planète désertique, dotée d'une atmosphère si ténue que les hommes ne pouvaient y vivre sans combinaison protectrice.

Cet état de fait avait changé depuis longtemps. Bien avant l'apparition des Larins, les ingénieurs planétaires terraniens avaient transformé Mars en un jardin fleuri, doté d'une atmosphère d'oxygène et d'un climat chaud. Au départ, l'atmosphère avait été créée artificiellement, et ensuite, les plantes acclimatées avaient contribué au renouvellement permanent de l'oxygène. Mars disposait maintenant d'un cycle naturel complet.

Les envahisseurs n'y avaient rien changé. Ils n'avaient fait qu'accaparer pour eux et leurs alliés la qualité de vie disponible sur Mars. Les esclaves martiens, qui n'étaient d'ailleurs pas d'authentiques Martiens, pouvaient profiter des misérables restes de ce qu'avaient créé leurs ancêtres terraniens. Beaucoup d'entre eux récusaient même cette appellation de Martiens.

Notre vaisseau atterrit sur le gigantesque astroport de Marsport. Nous ne pouvions pas, depuis la coupole, embrasser toute la zone du regard. Nous vîmes néanmoins qu'un grand nombre de navires cylindriques des Lourds étaient parqués sur l'astroport, sans compter les cargos des Passeurs, les nefs sphériques arkonides et les vaisseaux sphériques aplatis aux pôles des Akones.

Mes compagnons et moi quittâmes la coupole d'observation pour retourner à notre cabine et y prendre nos bagages. Nous aurions préféré les porter nous-mêmes, mais cela était interdit aux Lourds. Nous les confiâmes donc au puits à bagages automatique, qui triait les valises de tous les passagers avant de les transférer au répartiteur informatique, lequel se chargeait finalement de les acheminer au poste de contrôle de douane approprié.

Nous traversâmes avec le manque d'égards caractéristique des Lourds la foule des passagers qui voulaient quitter le bord. On s'écartait devant nous, et on n'osait même pas nous lancer un regard courroucé.

Cette attitude me dérangeait énormément, mais je savais que je ne pouvais m'y dérober si je voulais passer pour un vrai Lourd.

Après avoir quitté le vaisseau, nous descendîmes par un puits antigrav jusqu'à la plus proche station de métro, profondément enfouie sous le niveau de la piste. Il n'y avait pas d'autre possibilité pour sortir, si l'on exceptait l'hypothèse de parcourir à pied les vingt kilomètres jusqu'aux plus proches bâtiments d'arrivée.

Mais cela aurait été tout à la fois trop fatigant et trop dangereux. Des piétons se seraient trouvés en grave péril sur un astroport très fréquenté comme Marsport, et leur présence aurait ralenti le trafic. La solution la plus simple et directe était donc de faire passer tous les passagers par le métro, qui circulait à grande profondeur sous les pistes de l'astroport.

La prochaine rame nous prendrait d'ici quelques minutes sous le hall d'arrivée. Nous empruntâmes un nouveau puits antigrav pour monter à l'étage où se trouvaient les barrages entièrement automatisés du contrôle des passeports.

Il y avait partout de petits groupes de Lourds armés. Ils n'étaient là que pour intervenir au cas où un contrôleur automatique constaterait une anomalie dans un passeport. Quiconque aurait cherché à s'introduire sur Mars avec de faux papiers n'aurait pu être, aux yeux des occupants, qu'un agent ennemi.

Kertan, Ertyn et moi n'avions aucun souci à nous faire de ce point de vue. Nos cartes d'identité étaient certes des faux, puisqu'elles portaient les noms de trois Lourds qui n'existaient pas. Mais en dehors de cela, elles étaient aussi authentiques que les autres. Elles avaient été fabriquées sur la planète natale de Leticron. Les spécialistes scientifiques d'Atlan n'avaient eu qu'à les vérifier, et à y faire imprimer nos noms et nos numéros d'identification.

Néanmoins, une boule se forma dans mon estomac l'espace de quelques secondes, lorsque j'introduisis ma carte dans la fente du contrôleur automatique. Je fus rassuré en voyant s'allumer une lampe verte, qui indiquait que tout était en ordre.

Il en alla bien entendu de même pour mes compagnons.

Quelques minutes plus tard, nous réceptionnâmes nos bagages et nous pûmes alors songer à nous chercher un hébergement.

♦

L'hôtel Hoowhawuur appartenait au patriarche passeur Ekbaar et était géré par son neveu. Il se situait dans l'un des plus beaux quartiers de Marsport-City et avait l'aspect extérieur d'une colline boisée.

Un glisseur-taxi automatique nous déposa sur un parc d'atterrissage entouré de gazon et de massifs de fleurs. L'une des plates-formes antigravs en attente se souleva du sol et plana vers nous. Elle était pilotée par un Terranien de Mars.

C'était le premier esclave terranien que je voyais. J'avais jusqu'à présent redouté ce moment, car je craignais de rencontrer des individus serviles et complètement déprimés.

Mais l'esclave avait l'air tout à fait normal, hormis le fait qu'il était pauvrement vêtu et semblait assez mal nourri. Mais il n'y avait rien de soumis dans son regard.

— Mets le coffre sur la plate-forme, et vas-y doucement avec nos bagages, esclave ! lui dis-je avec brusquerie pour ne pas me départir de mon personnage.

— Oui, maître, répondit poliment l'esclave.

Lorsque Kertan Tigentor le heurta " accidentellement " du coude, il s'écarta sur le côté et attendit, jusqu'à ce que nous fussions passés devant lui en direction de l'entrée de l'hôtel. Il entassa ensuite nos bagages sur la plate-forme antigrav et nous suivit avec une attitude respectueuse.

« Ils se sont habitués à l'esclavage ! » pensai-je. Les vaincus s'étaient adaptés aux circonstances régnantes. Ils savaient néanmoins qu'ils n'étaient pas destinés par nature à ce statut d'esclave, et ils se comportaient en conséquence.

Ils obéissaient pour éviter les affrontements avec les maîtres et se concentraient sur leur survie. Ils espéraient sûrement qu'eux-mêmes ou leurs descendants retrouveraient un jour la liberté.

Je dis tout bas à mes compagnons :

— Les occupants ne se conduisent pas très intelligemment, s'ils ne donnent pas aux vaincus la possibilité de s'intégrer.

Ertyn Grammlond me répondit :

— Ils savent bien qu'en ce qui concerne la vitalité et l'ambition, les Terraniens leur sont supérieurs. C'est pourquoi ils ne peuvent pas se permettre de les intégrer. Ce serait scier la branche sur laquelle ils sont assis.

— Que veux-tu dire par " scier la branche sur laquelle ils sont assis ", Ertyn ? voulut savoir Kertan Tigentor.

— C'est une vieille expression terranienne, répondit Ertyn. Je la tiens de Betty. Faites-vous la expliquer par vos hôtes. Ils sont eux aussi originaires de ce bon vieux temps.

Avant que j'aie pu poser la question correspondante à mon hôte, l'esprit de Wuriu me chuchotait déjà la réponse. Il m'expliqua encore que les anciens Terraniens avaient utilisé de nombreuses expressions semblables, pour pouvoir s'exprimer avec clarté et concision.

Ces anciens Terraniens avaient dû être des gens remarquables !

En arrivant à la réception, nous dûmes naturellement changer de sujet de conversation. La réception par elle-même était entièrement automatisée et pilotée par la positronique de l'hôtel. On avait cependant veillé à ce que l'accueil ne parût pas trop impersonnel.

Une charmante femme aux cheveux roux, appartenant au peuple des Marchands galactiques, trônait dans un siège d'écaille au dossier rehaussé. Elle se leva à notre entrée et nous salua amicalement.

— Nous voulons trois suites de première classe avec tout le confort, gronda Kertan Tigentor.

La femme resta courtoise, bien qu'elle eût sans doute volontiers donné une gifle à ce grossier individu.

— Je suis heureuse de pouvoir accéder à votre demande, répondit-elle. Je peux mettre à votre disposition un ensemble de trois suites avec une piscine commune.

— Qu'est-ce que vous attendez de plus ? la rabrouai-je. Montrez-nous le chemin, et vite !

— Bien entendu, messieurs, dit la femme en sautant à bas de son siège pour actionner quelques circuits de la réception et prendre trois clefs à impulsions codées sur un tableau.

Nous montâmes par un puits antigrav jusqu'au quinzième étage de l'hôtel. Là, la réceptionniste nous montra nos suites. Elles étaient disposées dans un angle du bâtiment en forme de colline et groupées autour d'une piscine.

Chaque suite comportait trois pièces, dont l'une combinait les fonctions de salon et de bar. On pouvait accéder à la piscine directement depuis cette pièce.

Ces appartements étaient très modernes et dotés de tout le confort. Néanmoins, nous chicanâmes et protestâmes en posant quelques exigences supplémentaires. La

femme de la réception dut être soulagée lorsque nous consentîmes enfin à la laisser partir.

Pendant ce temps, nos bagages avaient été apportés par le monte-charge et un robot les avait discrètement triés et répartis. J'eus un accès de mauvaise conscience en pensant à la vie que menaient les Terraniens de Mars réduits en esclavage. Et nous, nous nagions dans le luxe et le superflu !

Mais cette humeur maussade me passa. Après tout, j'étais justement ici pour que ces malheureux pussent de nouveau vivre dignement un jour.

Je me déshabillai et me jetai dans l'eau tiède de la piscine. Peu après, mes compagnons s'y lançaient à leur tour si impétueusement que l'eau déborda et se répandit sur les bords du bassin. Nous pataugeâmes un bon moment dans l'eau, car nous n'avions pas eu l'occasion de nager depuis longtemps. Lorsque nous ressortîmes, le niveau de l'eau retomba à un bon mètre au-dessous de la normale.

Ertyn Grammlond s'étira et bâilla.

— J'aimerais bien dormir une dizaine d'heures, maintenant, dit-il.

— Ce n'est, hélas ! pas le moment, répondit Kertan Tigentor. Nous avons beaucoup de choses à faire. Je propose que nous nous rhabillions et que nous nous retrouvions au bar de l'hôtel. Nous y trouverons des gens qui pourront nous parler de Leticron.

— Entendu, dit Ertyn.

Je retournai dans ma suite et enfilai une superbe combinaison qui me donnait l'allure d'un amiral akone. J'adressai un salut ironique à mon reflet dans le miroir, puis je quittai ma suite.

Notre travail pouvait commencer...

CHAPITRE IV

Je venais juste d'achever ma gymnastique matinale lorsque la sonnerie reliée à l'interphone de la porte d'entrée bourdonna.

Je passai rapidement un peignoir de bain, avant d'aller jusqu'à l'appareil et de l'allumer pour demander :

— Qui est-ce ?

— Vous êtes bien Kalteen Marquanteur ? gronda dans le haut-parleur la voix puissante d'un Lourd.

Les pensées se bousculèrent dans mon esprit.

Les Lourds venaient peut-être pour m'arrêter ? Avaient-ils mis à jour mon commerce illégal avec les Baalols ? Ou bien ne toléraient-ils plus les sectes de Vhrato et en arrêtaient-ils les meneurs ?

— Répondez ! tonna impatiemment la voix du Lourd.

Je haussai les épaules et dit :

— Je suis bien Kalteen Marquanteur. Que désirez-vous ?

— Un maître n'a aucun désir à formuler à ses esclaves, seulement des ordres ! dit le Lourd avec irritation. Voici mon ordre : arrive ici immédiatement !

— Bien, répondis-je. Mais je dois d'abord m'habiller. Veuillez patienter un peu, s'il vous plaît.

— Tu as une minute ! dit le Lourd. Si tu n'es pas descendu d'ici là, nous défonçons ta porte et venons te chercher. Compris, esclave ?

— J'ai compris, répondis-je en me dominant avec peine.

Nul ne saura jamais ce que j'aurais aimé répondre à ce type !

Je m'habillai à la hâte. Je ne doutais pas un seul instant que le Lourd et ses congénères mettraient leur menace à exécution si je n'obtempérais pas. Je ne voulais à aucun prix laisser démolir l'entrée de mon appartement.

Trois secondes avant l'expiration du délai, je sortais de la maison.

Trois Lourds m'attendaient près de la porte. Ils braquèrent des paralyseurs sur moi. Un glisseur était posé sur la chaussée derrière eux.

— Monte ! m'ordonna l'un des Lourds.

Je ne voulais pas énerver davantage le bonhomme, et je renonçai donc à m'informer sur les raisons de cette aimable invitation. Les trois Lourds étaient vraisemblablement irrités d'avoir été chargés d'une mission de si bon matin. À la moindre occasion, ils passeraient leur colère sur moi, et j'avais besoin de toutes mes forces pour le combat qui m'attendait dans l'arène cet après-midi.

J'obéis donc en me taisant, ce qui ne les empêcha pas de me lancer une violente bourrade dès que je leur eus tourné le dos.

Ils s'esclaffèrent en me regardant me relever. Je me contentai de les dévisager en m'efforçant de ne pas laisser paraître mes sentiments à leur égard.

Quelque chose dans mon regard sembla les calmer. Ils se turent brusquement, puis grimpèrent dans le glisseur et démarrèrent.

Peu après, nous quittions le quartier de Jassich pour entrer dans celui de Marsport-City habité par les Lourds, les Passeurs, les Arkonides et les Akones.

Au bout d'une demi-heure, je commençai à avoir une idée de l'endroit vers lequel m'emmenaient les Lourds. Le glisseur empruntait la route menant à l'arène de Colderan.

À l'évidence, cette équipe m'avait été envoyée de bonne heure afin de m'empêcher de changer d'idée dans l'après-midi et de prendre le large.

Le temps n'aurait pas pu jouer en ma faveur de toute façon. Mais Vermallon voulait s'assurer que son espoir quasiment assuré de gain ne disparût pas, dans le cas où je n'aurais pas combattu contre les jumeaux.

Je respirais enfin.

Certes, j'envisageais ce combat avec des sentiments mitigés, mais cela aurait été encore pire si les Lourds avaient pu m'accuser de comportement délictueux.

Ma supposition se confirma. Le glisseur sortit effectivement de la ville pour se ranger devant les bâtiments administratifs de l'arène, laquelle avait été un stade de football avant l'occupation. Les Lourds n'en avaient pratiquement conservé que l'enceinte et fait reconstruire tout le reste.

Les trois Lourds descendirent et m'ordonnèrent de me rendre dans la salle d'entraînement des gladiateurs.

Il s'agissait d'un vaste hall dans lequel pouvaient s'entraîner tous les combattants de l'arène, aussi bien les volontaires qui se battaient pour une prime que les professionnels comme Orlanda et Harun Griffith.

À cette heure matinale, l'activité était encore réduite. Seuls le Maître des Jeux et un imposant Passeur, portant la tenue d'entraînement des combattants professionnels, se trouvaient dans la salle.

Trantor Zharim, le Maître des Jeux, était un Lourd comme les gars qui m'avaient amené ici. Il sourit en m'apercevant.

— Je t'attendais, Kalteen ! s'exclama-t-il. (Il s'adressa à mon escorte.) Vous pouvez partir.

Les trois types s'éloignèrent en grommelant. Ils n'appréciaient visiblement pas d'avoir été dérangés simplement pour escorter un esclave.

Le Maître des Jeux me considéra pensivement.

— Mynra Buccuon m'a raconté que vous êtes amis, lui et toi, commença-t-il. Il m'a demandé de t'aider, dans la mesure de mes moyens.

Le sourire disparut de son visage et il poursuivit sur un ton grinçant :

— Je crois que ce bâtard de Kamashite pense vraiment que je pourrais aider un esclave à échapper à un combat dans l'arène !

Je souris froidement et répondis :

— Peut-être mon ami kamashite a-t-il pensé que, face au couple de tueurs, je serai dans la même position désespérée qu'un Lourd confronté à un grand oiseau de Rhuorg déchaîné.

Le visage de Zharim se colora. Il serra les poings, et j'eus l'impression qu'il allait se jeter sur moi.

Il l'aurait vraisemblablement fait si le grand Passeur ne l'avait pas retenu en lui disant :

— Laisse-moi faire, Trantor. Je vais donner à ce type une leçon dont il se souviendra jusqu'à sa mort prochaine.

Trantor Zharim se calma.

— C'est bon, Ettoman ! s'écria-t-il. Donne-lui une correction qui, comme auraient dit les Terraniens, lui en fasse voir trente-six chandelles !

Le Passeur rit bruyamment, puis il lissa sa barbe rousse et se rendit dans la salle d'équipement. Lorsqu'il revint, il avait mis un casque d'entraînement. Il me lança un pantalon court et une lance de deux mètres de long pourvue de poignées métalliques. Lui-même tenait aussi une lance à la main.

Je m'équipai en silence. J'enfilai le pantalon, ajustai et fixai le casque sur ma tête, et me saisis de la lance.

En connaisseur, le Passeur siffla entre ses dents en découvrant ma musculature.

— Pas mal pour un esclave qui doit se contenter de rations de surplus, remarqua-t-il.

— À force de manger des cochonneries, on se fait du lard ! ironisa le Maître des Jeux.

— Et vous, une petite cure d'amaigrissement ne vous ferait peut-être pas de mal ! répliquai-je perfidement.

Ettoman partit d'un tel éclat de rire qu'il faillit en lâcher sa lance. Mais Trantor Zharim me lança un regard rempli de haine. Il ne supportait pas la plaisanterie. S'il s'en était maintenant pris à moi, je lui aurais brisé le nez avec ma lance, et je me serais ensuite défendu en expliquant que j'avais cru que Zharim voulait s'entraîner avec moi. Et peut-être le Passeur aurait-il appuyé mon affirmation, si je le jugeais bien.

Ettoman leva sa lance et dit :

— Allons-y, Kalteen !

Il fut sur moi en trois rapides enjambées et fit mine de vouloir me frapper à la tête, tout en essayant de me porter un coup de lance entre les côtes.

Je parai facilement l'attaque. Je plongeai pour éviter le coup suivant et empoignai ma lance par le milieu pour la faire tournoyer.

En raison du bras de levier réduit, mon coup n'eut naturellement que la moitié de la force qu'il aurait eue si j'avais tenu la lance par les poignées. Néanmoins, Ettoman se recula avec un cri d'effroi lorsque ma lance lui toucha l'épaule gauche.

Je me trouvai de nouveau hors de sa portée. Il prit sa lance dans la main droite et la dirigea vers moi. Il se contenta ensuite de pointes prudentes et de parades, jusqu'à ce qu'il pût se resservir de son bras gauche.

Il était sans aucun doute un combattant expérimenté. J'aurais cependant pu le terrasser durant sa phase la plus faible. Mais j'y renonçais, pour ne pas dévoiler ma connais-

sance du combat et ma force réelle au Maître des Jeux. Il me haïssait manifestement, et il aurait pu donner des indications aux deux jumeaux pour me vaincre plus facilement.

Quand Ettoman attaqua de nouveau de toutes ses forces, je me contentai de parer ses coups et de m'écarter de lui. Je ne lui portai un coup que de temps à autre, en m'arrangeant pour que cela semblât arriver à chaque fois par pur hasard.

Au bout d'une demi-heure, les attaques du Passeur perdirent de leur ardeur. Il ne pouvait plus aussi bien se défendre qu'au début.

De mon côté, je me sentais encore relativement frais. Mais je fis semblant d'être à bout de forces. Je marchais en chancelant tout autour de la salle, parais maladroitement les coups d'Ettoman, et me laissai même toucher en une occasion. À la suite de ce coup, je me laissai tomber au sol.

Lorsque je me relevai, une dizaine de secondes plus tard, Trantor Zharim grimaçait sournoisement.

— C'est suffisant pour le moment, dit-il. Sinon, il s'évanouira dans l'arène cet après-midi, avant même que les jumeaux puissent l'attaquer.

Il donna l'ordre à Ettoman de m'emmener aux vestiaires, et de veiller à ce que je fusse massé et à ce qu'on me servît un solide repas. Puis, il quitta la salle d'entraînement.

Le Passeur me considéra pensivement.

— Tu nous as joué la comédie, Kalteen, me lança-t-il. Je pense que si tu l'avais voulu, j'aurais été battu dès les dix premières minutes.

Je secouai la tête. Ettoman sourit.

— Ne t'inquiète pas, je ne dirai rien. J'espère seulement que tu battras le couple de tueurs, même si je crois qu'aucun combattant ne peut les vaincre dans l'arène.

Je lui adressai un regard étonné.

— Comment se fait-il que vous souhaitiez me voir battre les jumeaux ?

— Appelle-moi Ettoman, et laisse tomber le vouvoiement. Je pense que j'ai plus de points communs avec toi qu'avec Trantor Zharim. Étais-tu un combattant professionnel auparavant ?

— C'est possible, répondis-je en souriant. J'ai plusieurs fois combattu dans des arènes. Crois-tu que j'aie une bonne chance contre les jumeaux, Ettoman ?

— Je crois, oui, dit le Passeur. J'ai souvent pu les observer dans différentes arènes, tout en me gardant d'avoir à les affronter. Je vais peut-être pouvoir te donner quelques trucs utiles, que tu devras te rappeler quand tu te retrouveras en face d'eux. Mais allons d'abord nous doucher.

— Entendu, Ettoman, répondis-je.

♦

Après la douche, Ettoman me conduisit à la salle de massage. Le travail n'avait pas encore commencé ici non plus, et seules quelques femmes traînaient dans la salle.

Mais ce n'étaient pas n'importe quelles femmes !

Je pensai d'abord qu'il s'agissait d'Ertrusiennes de petite taille, attendant l'arrivée des hommes pour les masser. Mais je dus réviser cette impression. Selon toute probabilité, c'étaient en effet des esclaves terraniennes à qui l'on avait fait prendre de l'embonpoint et du muscle par un entraînement et une nourriture appropriée.

Ettoman fit signe à une esclave blonde.

— Carla, occupe-toi de Kalteen ! dit-il à la walkyrie. Il doit affronter les jumeaux aujourd'hui. Alors veille à ce que ses muscles soient bien détendus. Mais garde-toi de lui enlever ses forces !

Le visage rougeaud de Carla rayonna, et elle posa les mains sur ses hanches.

— Je vais lui donner la force d'un d'éléphant, Ettoman ! assura-t-elle avec conviction.

Je levai les mains en un geste de défense.

— Je préférerais celle d'un tigre à dents de sabre, ma chère walkyrie, expliquai-je.

Elle plissa les yeux.

— Je pourrais aussi te donner la puissance d'un taureau, jeune Siegfried, dit-elle malicieusement.

Ettoman lui donna une claque sur les fesses qui aurait suffi à abattre un cheval. Mais Carla se contenta de faire volte-face et de soulever apparemment sans effort le Passeur entre ses mains. Elle le lança à ses deux collègues, qui accueillirent ce cadeau avec des cris de joie.

Je ne pus m'empêcher de rire aux larmes.

— Arrêtez ! hurla Ettoman, que les deux femmes se renvoyaient comme une balle de ping-pong.

— Oui, arrêtez, m'écriai-je. Vous allez finir par lui faire mal !

Les deux matrones se décidèrent à relâcher le gladiateur. Haletant, Ettoman remit de l'ordre dans sa barbe en bataille.

— Je ne pourrais même pas leur tenir tête dans l'arène, plaisanta-t-il. Eh bien, qui va me masser aujourd'hui ?

Comme les deux femmes se portaient volontaires, il secoua la tête.

— Ah ! non, pas toutes les deux, dit-il. Poljana, c'est toi qui me masseras aujourd'hui. Mais essaye de ne pas me casser une côte, s'il te plaît.

— Ne sois pas aussi douillet, barbe-rousse, répliqua rudement Poljana. Un vrai homme ne meurt pas d'une côte cassée. (Elle le poussa devant elle.) En avant, vers ma cabine, gladiateur !

Lorsqu'ils eurent disparus tous les deux, je regardai Carla.

— Est-ce que l'ambiance est toujours aussi détendue ici ? lui demandai-je.

Carla secoua sa tête surmontée d'un chignon.

— Non, Kalteen, répondit-elle. Nous ne pouvons nous permettre cela que quand Ettoman et ses amis sont ici. Si le Maître des Jeux apprenait que nous autres esclaves tutoyons nos maîtres et contournons un peu les règlements, il nous ferait toutes fouetter.

Ettoman et Carla me devenaient de plus en plus sympathiques. J'imaginais bien que nombre de combattants devaient les considérer, elle et ses collègues, comme des filles esclaves à peine intelligentes, et les traiter en conséquence. Dans cette optique, Ettoman devait être pour elles un rayon de soleil, qui leur donnait de temps en temps le sentiment d'être des femmes dignes et compétentes.

Je hochai la tête.

— Un jour, l'humanité sera à nouveau libre, Carla, lui assurai-je. Qu'aimerais-tu faire alors ?

Le visage de Carla s'éclaira.

— Commandante de vaisseau spatial, naturellement, répondit-elle comme si cette réponse était évidente à ses yeux.

— Bien, dit-je en souriant. Je pense que tu auras encore juste l'âge requis après la libération. Tu devras alors suivre résolument ton chemin, même si certains obstacles se dressent devant toi.

Ma walkyrie renifla énergiquement.

— Je le ferai, jeune homme. Et maintenant, en avant vers ma cabine ! Nous allons te mettre dans une forme telle qu'Harun et Orlanda vont en prendre plein la vue.

La walkyrie me massa pendant une heure entière. Je ne m'étais jamais douté qu'une telle quantité d'huiles essentielles put pénétrer la peau d'un seul homme, ni que celui-ci pût se sentir aussi détendu et fortifié après cette torture sur la table de massage.

Je me sentais extraordinairement léger, comme si j'avais eu des ailes. Je donnai un baiser à Carla pour lui exprimer ma gratitude.

Elle rougit. Mais l'instant d'après, elle retrouvait sa malice.

— As-tu donc pensé que je me laisserais embrasser comme ça ? me dit-elle avec une indignation feinte. À mon tour ! Je vais te rendre ton baiser.

Elle m'attira vers elle et m'embrassa…

J'étais hors d'haleine lorsque nous nous séparâmes enfin, et je lui dis plaintivement :

— Ne m'écrase pas, ma walkyrie. Tu sais que je dois encore descendre dans l'arène aujourd'hui.

Le visage de Carla redevint grave.

— Je croise les doigts pour toi, Kalteen ! me promit-elle. Et si cette paire de tueurs te fait du mal, je les réduirai en bouillie de mes propres mains.

Je lui fis un signe d'adieu.

— Merci, mais j'espère que ce ne sera pas nécessaire, Carla !

En compagnie d'Ettoman, qui en avait terminé aussi entre-temps, je me rendis au club réservé aux gladiateurs.

En entrant, j'aperçus Harun et Orlanda Griffith assis à une table. Ils avaient devant eux un repas équilibré, riche en blanc d'œufs et en nourritures hautement assimilables, comme du poisson par exemple.

Les jumeaux me remarquèrent aussi. Ils avaient déjà dû me voir quelque part. Le Maître des Jeux leur avait vraisemblablement montré une photo 3D de moi.

Ils me dévisagèrent avec des regards froids et inexpressifs. En passant devant eux, j'eus l'impression d'être observé par deux serpents qui me considéraient comme une proie assurée.

C'était sans doute un truc psychologique destiné à me déstabiliser.

J'attendis le moment où j'arrivai avec Ettoman à notre table pour leur répondre à ma façon. Je me retournai d'un seul mouvement et adressai au couple de tueurs un sourire glacial, celui-là même avec lequel jadis, en tant que Ronald Tekener, j'avais insufflé la peur à mes ennemis.

Orlanda et Harun soutinrent un moment mon regard, puis ils détournèrent les yeux pour regarder ailleurs.

Ettoman siffla discrètement entre ses dents.

— Je pense que le frère et la sœur Griffith vont devoir réviser un peu leurs méthodes psychologiques, railla-t-il.

Je tendis la main vers l'afficheur de menus en lui répondant :

— Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Ne pensons plus au combat, et mangeons ce qui nous fait plaisir.

♦

Le soleil avait dépassé le zénith depuis longtemps lorsque résonna le gong qui m'appelait dans l'arène.

Je franchis d'un pas décidé la porte qui m'était réservée et entrai dans le cercle recouvert de sable.

Orlanda et Harun Griffith entrèrent par la porte opposée. Ils avaient encore changé de costumes.

Orlanda portait une armure rose, vraisemblablement composée d'un alliage d'ynkélonium-terkonite, et qui protégeait pratiquement tout son corps contre n'importe quelle arme, y compris les armes énergétiques, qui n'étaient de toute façon pas autorisées dans l'arène.

Elle était armée de son célèbre et redoutable fouet, de ses disques perfides, et d'une flûte qui pendait au bout d'une ficelle sur sa poitrine. J'ignorais totalement à quel usage elle destinait cet instrument.

Harun Griffith portait la même armure que sa sœur. Il était armé de plusieurs javelots à longue pointe, d'une épée et d'un petit bouclier rond.

J'avais revêtu une armure en cuir d'Orgh, que j'avais à ma grande surprise trouvée à l'armurerie. Elle était de couleur noire et paraissait légère et peu fiable. Même le Maître des Jeux ignorait probablement combien elle était résistante.

Un heaume de cuir, qui couvrait aussi la nuque, complétait cette armure. J'étais armé d'un grand bouclier rond pourvu d'une pointe acérée en son milieu, d'un lance-couteau kunshuwien, d'une épée longue et d'une série de cordelettes à lancer kunshuwiennes, dont j'avais appris le maniement directement auprès des indigènes de la planète Kunshuw.

Mes armes invisibles étaient ma rapidité de réaction, ma force et ma mobilité, et la balance entre mon intelligence et mon instinct, qui avait toujours fait ses preuves quand je m'étais trouvé en danger.

Mais je savais que les jumeaux disposaient aussi de ces armes cachées. Seul le combat montrerait qui d'entre nous était supérieur à ce point de vue. Ce serait vraisemblablement là le facteur décisif.

Les spectateurs hurlèrent d'excitation en nous voyant. Ils semblaient se douter que le couple de tueurs rencontrait cette fois un adversaire à sa mesure. Mais à l'évidence, personne ne doutait de la victoire des jumeaux. Le Kamashite m'avait glissé quelques minutes auparavant que la majorité des spectateurs avait parié sur la victoire du couple.

J'avais au moins la consolation de savoir qu'au cas où je me ferais tuer, Vermallon n'empocherait pas de très gros gains.

Nous nous rapprochâmes à pas lents, jusqu'à nous retrouver éloignés d'environ quinze mètres. Nous levâmes nos armes en guise de salut.

J'avais prévu de laisser l'initiative aux jumeaux, afin de voir quelle tactique ils avaient préparée pour ce combat.

Je craignais cependant que les jumeaux n'eussent exactement la même idée de leur côté.

Je compris très vite que mes craintes n'étaient pas fondées, car les jumeaux prirent immédiatement l'initiative après le salut.

Mais pas comme je l'avais imaginé…

Je vis Orlanda saisir sa flûte pour la porter à ses lèvres et se mettre à en jouer. Elle la tenait dirigée exactement vers moi.

L'air parut soudain se liquéfier. Une semi-obscurité m'entoura et, dans la pénombre, je ne voyais plus qu'indistinctement deux silhouettes grotesques et déformées devant moi.

Je compris presque instantanément.

Cette diablesse s'était servie d'une arme inconnue de moi. Probablement une arme acoustique, dont le son créait des hallucinations chez sa victime.

Et cette arme devait agir directement sur chaque cellule nerveuse du corps, sinon je n'aurais pu être influencé par elle en raison de ma stabilisation mentale. Mais grâce à cette dernière, l'effet obtenu était sans doute beaucoup moindre que prévu.

Le son de la flûte aurait probablement dû court-circuiter mes pensées. Mais ce ne fut pas le cas. Je pouvais toujours penser aussi clairement et logiquement qu'avant.

Et je songeai à profiter de ce fait inconnu des jumeaux. Ils s'étaient servis de cette arme sournoise parce qu'ils n'étaient apparemment pas très sûrs de leur affaire. Mais ils n'auraient jamais pu se douter qu'un esclave fût pourvu d'une stabilisation mentale.

Je réagis aussi vite que d'habitude et chancelai vers l'avant. Il fallait qu'aux yeux des deux jumeaux, j'eusse l'air de ne plus voir ce qui se passait autour de moi.

Lorsque Orlanda fit claquer son fouet dans ma direction, je me laissai tomber sur un genou et disparus presque complètement à l'abri de mon grand bouclier.

L'extrémité du fouet claqua contre le bouclier et s'enroula autour de la pointe centrale. J'éprouvai au passage toute la puissance d'Orlanda.

Mais ma force était supérieure, et lorsque je me relevai en tirant sur mon bouclier, la jeune femme tomba en avant, la face contre le sable.

L'exclamation poussée par Harun me révéla combien il était surpris par la tournure que prenaient les événements.

Mais il réagit vite et opportunément. Je ne vis pas arriver son javelot, et s'il ne me tua pas, ce fut uniquement parce que je m'apprêtais à envoyer l'une de mes cordelettes à Orlanda et que j'avais pour cela changé de position.

La longue pointe du javelot fendit le côté gauche de mon armure de cuir et m'ouvrit une blessure sanglante à l'aine.

Je me tournai vers Harun et lui envoyai l'un de mes couteaux. Mais l'effet du son de la flûte m'empêchait de bien distinguer mon adversaire. Le couteau le manqua d'au moins un mètre.

Pendant ce temps, Orlanda s'était remise debout. Elle avait laissé tomber son fouet. Un bref éclair jaillit entre elle et moi.

Ce devait être l'un de ses disques transparents qui avait réfléchi un rayon de soleil au passage.

Je me laissai tomber à genoux et levai mon bouclier au-dessus de moi. Avec un sifflement à peine audible, le disque en racla la surface.

Je plaçai ensuite par pur réflexe mon bouclier pour qu'il me protégeât d'Harun, comme si je m'étais douté qu'il allait me lancer un deuxième javelot.

La pointe toucha le bouclier et s'y brisa. Celui-ci s'était avéré trop résistant pour le fin métal.

Mais l'incident avait donné le temps à Orlanda de me jeter d'autres disques. Le premier me coupa à l'épaule droite et un autre m'entailla la cuisse droite.

Je luttais de toutes mes forces contre l'étrange influence musicale. Je savais que je serais vaincu si je n'arrivais pas à m'en défaire complètement. Les jumeaux étaient des combattants si expérimentés qu'ils me vaincraient même si je ne subissais qu'à moitié cette influence.

Lorsque je notai peu après que tout redevenait normal, j'en aurais presque crié de joie. Mais je réprimai à temps cette impulsion. Les jumeaux n'avaient pas besoin de savoir que l'influence se dissipait de plus en plus. Sans quoi Orlanda aurait sans doute utilisé de nouveau sa flûte.

Je pensais qu'elle allait le faire de toute façon, tôt ou tard.

Je devais l'en empêcher, et pour cela, il me fallait m'emparer de son instrument.

Je lançai coup sur coup deux couteaux en direction d'Harun, dont l'un le toucha à la cuisse gauche. Puis, je pivotai sur moi-même et envoyai une cordelette vers Orlanda. Elle n'atteignit pas la flûte, mais s'enroula autour de la gorge de la jeune femme.

Orlanda agrippa la cordelette et essaya de s'en libérer.

Je voulus saisir cette occasion pour m'emparer de la flûte. Je bondis vers Orlanda à grandes enjambées. Je laissai encore mon épée dans son fourreau. Il aurait été inutile de la tirer, car je savais que je ne m'en servirais pas pour tuer une femme sans défense. Et la cordelette enserrant le cou d'Orlanda la rendait inoffensive.

C'était en tous cas ce que je pensais.

Mais j'avais sous-estimé ses capacités et sa volonté de tuer.

Au moment où je me retrouvais devant elle et tendais la main vers la flûte, pour la lui arracher d'un coup en même temps que la cordelette, elle fit un geste du poignet gauche. Un petit couteau vola tout à coup vers moi et se planta dans ma joue.

Je reculai et arrachai le couteau de la plaie, car je supposai que la lame était enduite d'un poison.

L'instant suivant, une clameur traversa la foule des spectateurs, et en regardant Orlanda, je vis le javelot dont la longue pointe était plantée en travers de sa gorge.

La jeune femme tomba sur les genoux et s'écroula comme au ralenti sur le sable.

Je me tournai vers Harun et vis l'air désemparé avec lequel il contemplait sa sœur. C'était moi qu'il avait voulu atteindre avec son javelot, et la lame se serait certainement plantée dans ma nuque si je n'avais pas sauté en arrière après avoir été blessé par le couteau. L'arme qui m'était destinée avait en fait atteint et tué Orlanda.

L'image d'Harun et de mon environnement commencèrent à s'estomper devant mes yeux. La lame du couteau était bien empoisonnée, et le poison agissait très rapidement.

J'espérai que mon activateur cellulaire, que je portais comme une amulette porte-bonheur sur ma poitrine, en neutraliserait les effets. Il empêcherait à coup sûr que j'en meure. Mais il ne pouvait s'opposer à ce que j'en fusse réduit à tituber pratiquement sans défense, comme perdu dans le brouillard.

Harun Griffith ne remarqua même pas mon état de vulnérabilité. Il vit rouge, parce qu'il venait de tuer sa sœur et qu'il m'en tenait pour responsable.

Une seule émotion régnait encore en lui : le désir de vengeance !

Il se jeta sur moi comme un enragé. Son épée tournoyante m'aurait coupé la tête si je n'avais pas trébuché et n'étais tombé à genoux sur le sable.

Je chutai sur mon bouclier, cherchant désespérément à dégager mon bras gauche des lanières qui le retenaient.

Un javelot d'Harun m'atteignit dans le dos. La pointe acérée me traversa la poitrine.

Je me cabrai, roulai sur le côté, et lançai dans un geste réflexe mon avant-dernier couteau. Puis, j'envoyai à la suite toutes mes cordelettes.

Harun n'avait plus qu'à me porter le coup de grâce. Mais cette dernière attaque ne vint pas. Au lieu de cela, j'entendis indistinctement un cri suivi d'un bruit de chute.

J'entendis les hurlements déchaînés des spectateurs comme à travers un mur de coton, et je compris alors seulement que j'avais dû tuer Harun dans mon dernier geste instinctif de défense.

Mon corps s'engourdissait.

Je remarquai à peine qu'un glisseur s'arrêtait près de moi et que des médorobs me soulevaient.

Puis, tout bascula dans les ténèbres...

CHAPITRE V

En reprenant conscience, je découvris le visage soucieux d'Ettoman penché sur moi.

Ma première réaction fut de vérifier la présence de mon activateur.

Je respirai en sentant l'amulette sous mes doigts. Seul l'appareil donné par l'être spirituel nommé l'Immortel me garantirait une prompte guérison. Il n'aurait bien sûr pas pu me sauver si Harun m'avait transpercé le cœur avec son javelot. Mais dans sa rage aveugle, il avait visé la partie droite de ma poitrine au lieu de la gauche.

Ettoman me sourit, lorsqu'il remarqua que j'avais retrouvé mes esprits.

— Toutes mes félicitations, Kalteen ! me dit-il. Tu t'es bien battu, en dépit des moyens déloyaux utilisés par les jumeaux.

— Est-ce que leur tricherie a été constatée officiellement ? demandai-je d'une voix faible.

— Oui, mon ami, répondit le Passeur. Cependant, on n'a consenti à ouvrir une enquête qu'à cause de la réclamation que j'ai déposée, et seulement parce que les jumeaux sont morts et ne peuvent plus être poursuivis.

Les dernières scènes du combat repassèrent devant mes yeux. J'avais vécu un cauchemar, et je n'étais certainement encore en vie que grâce à ma chance et à mon activateur cellulaire.

— Est-ce qu'un médecin m'a examiné ? demandai-je.

Ettoman hocha la tête.

— Oui, un Arra. Il a dit que c'était un miracle que tu sois encore en vie. Le poison dont était enduite la lame du couteau d'Orlanda provoque normalement la mort en quelques secondes. Tu es vraisemblablement immunisé contre ce poison. L'Arra a dit que c'est de la xénotropine.

Je frissonnai rétrospectivement.

Je connaissais la xénotropine. Elle provoquait en effet la mort en un court laps de temps. Le médecin arra aurait sûrement conçu des soupçons si des cas d'immunisation n'avaient pas déjà été signalés. Je ne connaissais moi-même que trois cas de ce genre. Trois hommes travaillant dans l'industrie pharmaceutique avaient pendant des années été au contact d'un produit à la formule chimique proche de la xénotropine, mais mortel à hautes doses seulement, et avaient développé une immunité.

L'action de ce produit, dont j'ignorais le nom, avait stimulé le système immunitaire de leur organisme, qui avait produit en masse des anticorps contre lui. Et ces anticorps avaient agi également contre la xénotropine.

— Oui, ce doit être quelque chose comme ça, répondis-je faiblement. Comment l'Arra juge-t-il mon état ?

— Il a dit que le poumon droit doit être perforé de part en part, répondit le Passeur. Mais tu n'as pas perdu beaucoup de sang. Il n'y a pas eu d'hémorragie. Il t'a décrit comme un cas d'école d'organisme à haut pouvoir régénérateur et a dit que tu pourrais partir dans deux semaines.

J'essayai de rire.

— Il s'est trompé, Ettoman. Je vais rentrer chez moi dès aujourd'hui.

Ettoman me regarda, l'air effaré.

— C'est impossible, Kalteen ! me répondit-il. Cela pourrait entraîner des complications. Tu dois rester allongé au moins une semaine.

— Non ! répliquai-je fermement.

J'avais une bonne raison de vouloir sortir au plus vite de l'hôpital de l'arène. Tels que je connaissais les médecins arras, celui-ci allait pratiquer sur moi tout un tas d'examens. Non parce qu'il pouvait avoir des doutes, mais parce que je devais représenter à ses yeux un cobaye idéal pour des recherches médicales et biologiques.

À coup sûr, ses examens et ses recherches l'auraient amené à la conclusion que mon rapide processus de guérison n'était pas dans l'ordre normal des choses. De plus, il était envisageable qu'il découvrît mon masque facial.

Si je rentrais dès maintenant à mon appartement de Jassich, l'Arra jugerait indigne de lui de venir me voir. Ce quartier était strictement réservé aux esclaves.

Avant qu'Ettoman n'ait pu ajouter quelque chose, la porte de ma chambre s'ouvrit. Le Lourd Lagot Vermallon fit son entrée.

Mon maître grimaça un large sourire et s'arrêta auprès de mon lit pneumatique.

— Tu t'es bien battu, esclave ! gronda sa voix à travers la chambre. Et même incroyablement bien. Tu as vaincu les terribles jumeaux Griffith, Kalteen.

— J'ai eu de la chance, rien de plus, répondis-je. Harun a tué accidentellement sa sœur, et je n'ai réussi que par hasard à le toucher, car je ne voyais plus rien.

— Eh bien, justement ! rugit le Lourd. Tu es particulièrement favorisé par la chance. Combien de temps dois-tu encore rester ici ?

— Deux semaines, dit Ettoman avant que je pusse répondre.

Je ne dis rien.

— Si longtemps ? s'étonna Vermallon.

— Il était à moitié mort, expliqua le Passeur.

— Ne vous mêlez pas de ça, lui dit Vermallon. Kalteen est ma propriété. Désormais, il pourra jouir d'une vie de luxe et de confort. (Il me regarda.) Dès que tu seras rétabli, Kalteen, je te nommerai gladiateur. Je regrette bien d'avoir parié sur les jumeaux lors de ce dernier combat car sinon, je serais un homme riche aujourd'hui. Mais je gagnerai beaucoup d'argent grâce à toi à l'avenir. Tu es un veinard, Kalteen.

— J'en suis ravi, dis-je d'un ton sarcastique.

Je m'abstins de tout autre commentaire, qui n'aurait pu m'apporter que des ennuis. Mais j'étais décidé à ne plus risquer ma vie pour l'avide Vermallon, en dehors même du fait qu'il me répugnerait d'avoir à tuer des innocents dans l'arène. La situation avait été différente avec le couple de jumeaux. J'avais dû me défendre contre ces deux meurtriers

sadiques. Mais si j'avais dû affronter un esclave innocent, ou même Ettoman... Non, je ne voulais pas devenir un meurtrier.

Vermallon me caressa la joue, ce qui la fit virer au rouge, avant de me dire d'un ton presque paternel :

— Allons, Kalteen, dépêche-toi de guérir. Si tu réponds à mes attentes, tu auras droit à une villa personnelle et à autant d'esclaves que tu voudras.

Il quitta la chambre.

Ettoman me regarda pensivement.

— J'ai remarqué que ses projets ne t'enthousiasment guère, dit-il. Mais ce ne serait pas si mal. En tant que gladiateur d'élite, tu pourrais vivre presque comme un homme libre.

— Il n'en est pas question, répliquai-je. Je ne veux pas mener la belle vie au prix de la mort d'innocents. Toi, tu peux refuser de combattre contre un esclave, car tu es un homme libre. Moi, en tant qu'esclave, je ne le pourrais pas.

— Mais que veux-tu faire d'autre, Kalteen ? demanda le Passeur déconcerté. Tu ne pourras pas quitter Mars. Aucun Terranien ne peut partir de cette planète, ou plutôt de la planète où il vit. Tôt ou tard, on finirait par découvrir ta cachette et tu serais sévèrement puni.

Une idée fulgura dans mon cerveau, aussi lumineuse que l'éclair d'une explosion. Je décidai que je devais y réfléchir tranquillement.

— Je vais réfléchir soigneusement à tout ça, Ettoman, expliquai-je. Voudrais-tu me rendre un service et aller chercher un glisseur avec lequel quelqu'un pourrait me ramener à mon appartement de Jassich ?

Le Passeur poussa un soupir.

— Je conduirai moi-même le glisseur, mon ami, répondit-il.

Je lui souris avec soulagement et reconnaissance, et je le suivis des yeux tandis qu'il quittait la chambre.

♦

Ettoman revint une demi-heure plus tard. Il était accompagné de deux médorobs, qui m'installèrent sur une civière antigrav.

Un grand glisseur était garé devant l'hôpital de l'arène, et Mynra Buccuon attendait près de lui.

Le Kamashite me considéra avec inquiétude. Il fut soulagé en me voyant lui sourire.

— On m'a défendu d'entrer dans l'hôpital, expliqua-t-il amèrement. Les esclaves n'y sont admis que s'ils ont été gravement blessés dans l'arène. Mais je vois que tu vas déjà mieux.

— Merci Mynra, répondis-je. Au cas où tu ne connaîtrais pas Ettoman...

— Nous nous connaissons, dit le petit Kamashite. Si tous les Passeurs et les Lourds étaient comme lui, le Système solaire irait beaucoup mieux.

— Tous les Terraniens ne sont pas non plus comme Kalteen, fit remarquer Ettoman. J'ai encore le cœur qui se soulève quand je repense aux deux jumeaux. Je n'ai jamais compris comment ils en étaient arrivés à cette monstruosité de devenir des tueurs professionnels, bien qu'ils fussent Terraniens et donc automatiquement esclaves.

— Je peux te le dire, intervint Mynra Buccuon. Orlanda et Harun Griffith avaient d'abord mis sur pied une organisation de résistance aux Lourds. Toutefois, ils n'utili-

saient cette organisation que pour s'enrichir personnellement et tuer d'autres hommes. Quand ils furent pris, Leticron leur offrit la liberté en échange de l'élimination d'Ethyr Kamamtshouk, le chef des redoutables Partisans des Astéroïdes.

— Et ils ont réussi ? demandai-je.

— Ils ont réussi à s'introduire au sein de l'armée des Partisans, expliqua le Kamashite. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé alors. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont tué Kamamtshouk et ramené son cadavre comme un trophée à Leticron. Ils gagnèrent ainsi leur liberté. Ils ont dû prendre une autre citoyenneté. Ils ont choisi de devenir Arkonides, car c'était la plus simple à assumer pour eux.

Je fermai les yeux face à ce gouffre d'infamie qui m'était révélé. Si j'avais su tout cela plus tôt, je n'aurais eu aucun scrupule à tuer Orlanda. Les jumeaux avaient été deux meurtriers, et des traîtres à l'humanité comme il en avait rarement existé.

— Que sont devenus les Partisans ? demanda le Passeur.

Mynra Buccuon le regarda avec l'air de somnoler.

— Aucune idée, barbe-rousse, répondit-il. Peut-être en reste-t-il quelques-uns dans la ceinture d'astéroïdes. J'ai entendu dire que des vaisseaux des Lourds avaient disparu sans laisser de trace dans cette région de l'espace.

J'écoutais attentivement.

Cette nouvelle information intéresserait Atlan. J'étais sûr que le Kamashite en savait plus qu'il ne voulait bien le dire. La mort de Kamamtshouk avait certes dû être un coup dur pour l'armée des Partisans, mais on avait bien dû lui trouver un successeur compétent.

Peut-être les Partisans des Astéroïdes s'étaient-ils mis en sommeil quelque temps pour pouvoir réorganiser leur mouvement. La ceinture d'astéroïdes était un champ d'action idéal pour des résistants disposant de vaisseaux spatiaux. D'abord parce que les Lourds ne pouvaient pas fouiller un par un tous les astéroïdes, et ensuite parce que les grosses pertes en hommes et en matériel pouvaient être évitées quand les combattants et les navires étaient éparpillés sur d'innombrables bases. La destruction d'un seul astéroïde ne pouvait pas mettre sérieusement en difficulté l'organisation.

Ettoman rit.

— Je sais que vous autres Terraniens ne renoncez jamais, expliqua-t-il. J'aimerais aller chez ces Partisans des astéroïdes. Là-bas, mon expérience du combat serait plus utile que dans toutes ces arènes.

— Peut-être en trouveras-tu le chemin un jour, dit Mynra Buccuon.

Il était à présent clair à mes yeux que le Kamashite était en rapport avec les Partisans, ou au moins avec leurs agents sur Mars. Ses derniers mots n'auraient pas eu de sens sinon.

Ettoman lança un ordre aux médorobs. Ceux-ci soulevèrent ma civière antigrav et l'installèrent dans le glisseur, avant de s'asseoir à mes côtés.

Le Passeur s'installa sur le siège du pilote. Il fit un signe d'adieu à Buccuon et démarra.

Nous atteignîmes le quartier de Jassich trois quarts d'heure plus tard.

Ettoman donna un brusque coup de frein. Je ne compris pas pourquoi il avait fait cela, avant d'entendre les clameurs de la foule.

En quelques secondes, le glisseur fut entouré de Terraniens de Mars qui m'acclamaient et dansaient de joie. Je craignais déjà qu'ils se méprissent quant à la présence du Passeur. Mais personne ne l'injuria, ni ne l'agressa.

— Faites place ! dis-je aux manifestants. Mon ami Ettoman va me conduire chez moi. Que quelqu'un aille prévenir Maldya. Et rentrez chez vous, sinon il va y avoir du grabuge.

Les gens s'écartèrent bien pour laisser passer le glisseur, mais ils ne firent pas mine de vouloir se disperser. Je considérai cela comme déraisonnable. S'ils ne se dispersaient pas, cet imposant rassemblement allait être repéré en quelques minutes par une patrouille aérienne des Lourds.

Les Lourds supposeraient naturellement qu'il s'agissait d'une émeute. Ils enverraient plusieurs centaines de soldats, qui paralyseraient la foule au moyen de leurs armes, avant d'en extraire arbitrairement quelques personnes qui seraient désignées comme les meneurs et fusillées.

Ettoman en était apparemment arrivé aux mêmes conclusions que moi, car il se dressa brusquement dans son glisseur et cria :

— Des soldats ! Mon détecteur montre des glisseurs de l'armée qui approchent du quartier. Sauve qui peut !

Ce fut suffisant.

Les gens s'égaillèrent en criant, essayant de rentrer chez eux ou dans les maisons de leurs parents ou amis.

— Merci, mon ami, dis-je à Ettoman.

Le Passeur se contenta de rire et me conduisit enfin jusque chez moi. Maldya m'attendait déjà à la porte d'entrée. Elle me tint la main tandis que les médorobs me transportaient dans mon appartement.

Quand les robots m'eurent déposé sur un lit pneumatique, le Passeur les renvoya. Puis, il nous adressa un sourire et nous dit :

— Je pense que tu n'as plus besoin de moi. Mais n'oublie pas, Kalteen, que tu dois te reposer un certain temps avec une pareille blessure.

— Ne laisse pas s'emballer ton imagination, mon ami ! le rabrouai-je.

Il me regarda avec gravité.

— Je n'aurais jamais assez d'imagination pour te percer à jour, dit-il éloquemment. J'espère que nous nous reverrons bientôt.

— Merci beaucoup, Ettoman, répondis-je, sans relever sa dernière remarque.

Il m'adressa un dernier signe de la main, puis quitta l'appartement.

CHAPITRE VI

Il n'y avait pas un seul consommateur à notre arrivée dans le bar de l'hôtel. Cet état de fait changea radicalement au cours de l'après-midi.

En moins de vingt minutes, la grande salle s'était remplie. La plupart des clients étaient des Lourds, mais on voyait aussi des Passeurs, des Akones et des Arkonides. Je supposai qu'ils n'étaient pas tous descendus dans cet hôtel.

Kertan Tigentor, Ertyn Grammlond et moi-même nous étions suffisamment éloignés les uns des autres pour que trois ou quatre étrangers pussent prendre place entre nous. Notre objectif consistait à établir des contacts avec les clients pour recueillir le maximum d'informations à travers leurs conversations.

Nous étions convenus que seul Ertyn ne devrait pas prendre de contacts directs. Il serait chargé d'épier les pensées de nos interlocuteurs, avec l'aide de la conscience de Betty Toufry qui disposait de toutes ses facultés télépathiques.

Une personne que nous interrogerions pourrait éventuellement ne pas se montrer suffisamment explicite ou ne pas répondre honnêtement. Mais dans son esprit, elle formulerait toujours la véritable réponse. Ses pensées valaient donc la peine d'être captées.

Un Akone s'était assis à ma gauche, sur l'un des hauts tabourets de bar. Il était grand et mince, âgé d'une soixantaine d'années, avec un visage intelligent, des yeux clairs et des cheveux cuivrés qui lui tombaient sur les épaules.

À ma droite avait pris place un Lourd, un individu puissant dont j'estimai l'âge à quatre-vingt-dix années terrestres. Son crâne chauve brillait comme une boule de billard et son visage était couturé de nombreuses balafres et cicatrices. Il portait au bout d'une chaîne, pendant sur sa poitrine, un énorme cristal d'howalgonium enchâssé dans du plastométal. L'howalgonium étant toujours horriblement coûteux, ce Lourd devait être un homme très riche.

Il me considéra brièvement avant de me demander :

— Vous êtes sans doute arrivé aujourd'hui sur Mars ?

Je répondis tout en sirotant mon verre.

— C'est exact. Je suis depuis peu de temps dans cet hôtel. Je m'appelle Vross Barratill.

— Et moi Hatkyn Tekkeron, me répondit le Lourd. Commandant et propriétaire de la 18e flotte de combat du Premier Hétran... et marchand d'art.

Je partis d'un rire retentissant, comme les Lourds aiment à le faire sans se soucier des autres personnes présentes.

— Je comprends, dis-je. Après la victoire et l'occupation d'une planète, les œuvres d'art sont plus économiques à obtenir.

Tels que je connaissais les usages des Lourds, je ne m'étonnai pas qu'Hatkyn Tekkeron se présentât comme le propriétaire d'une flotte de combat.

Les Lourds ne possédaient pas de vaisseaux spatiaux en biens communs. Tous appartenaient à des patriarches et à leurs familles. En temps de paix, les patriarches vivaient du commerce, et parfois aussi de la conquête de planètes inconnues. Mais c'était en louant leurs services de mercenaires aux autres peuples qu'ils amassaient leurs fortunes.

Ils n'étaient cependant pas des mercenaires ordinaires. Les Lourds ne louaient pas seulement leurs services, mais aussi leurs précieux vaisseaux de combat ou leur petite flotte. Si la tâche était trop difficile pour la famille d'un seul patriarche, alors plusieurs clans se partageaient le travail. Ils désignaient un doyen qui commandait l'ensemble des vaisseaux, tout au moins dans les situations de combat. Toutes les autres décisions étaient négociées entre les patriarches.

Leticron n'avait pas fondamentalement modifié ce système. Il possédait certes la plus grosse flotte des Lourds, composée des unités de sa famille et de ses partisans, mais les escadres restaient la propriété de leurs patriarches respectifs. Ces derniers s'étaient placés sous l'autorité de Leticron parce que la mise en esclavage de l'humanité et la domination totale de la Galaxie sous la tutelle des Larins représentaient pour eux la meilleure affaire de leur vie.

Hatkyn Tekkeron rit à son tour.

— Vous avez bien deviné, Barratill, dit-il. Êtes-vous également venu sur Mars pour affaires ?

Il me regarda avec attention. Peut-être craignait-il de trouver un concurrent en moi. Dans ce cas, il m'aurait combattu par tous les moyens, bien que son visage affichât toujours une expression d'affabilité.

— Non, répondis-je. Je suis historien et je me suis séparé de mon clan pour étudier la situation sur les planètes du Système solaire.

Il poussa un soupir discret. Il devait être intérieurement soulagé que je ne fusse pas un concurrent, car cela lui économiserait les sommes qu'il aurait dû consacrer à me combattre. D'un autre côté, il le regrettait sûrement, car la concurrence avait son charme aux yeux des Lourds à cause de tout le cortège de ruses et de rouerie qu'elle impliquait.

— Vous êtes historien ? intervint l'Akone à ma gauche. Excusez-moi de m'immiscer dans votre conversation. Je m'appelle Kelnar d'Ursil. Je suis ingénieur en hautes énergies, mais l'histoire galactique est mon violon d'Ingres. Sur quel aspect allez-vous mettre l'accent dans votre étude, Barratill ?

— Je vais probablement m'intéresser aux interactions entre notre système patriarcal et la société des planètes solaires basée sur l'esclavage, répondis-je. C'est en tous cas mon intention de départ. Mais si l'étude de la situation locale fait apparaître des points historiques plus intéressants, je réorienterai éventuellement mon travail.

— Merci, Barratill, dit poliment l'Akone. Cela m'intéresserait de discuter avec vous de ce sujet à l'occasion. L'établissement de sociétés esclavagistes, dans le Système solaire et ailleurs, doit certainement influencer la structure patriarcale de votre société.

— Ça suffit comme ça ! beugla Hatkyn Tekkeron en tapant du poing sur le bar. D'abord vous vous mêlez de notre discussion, et ensuite vous faites des remarques désobligeantes.

— Je vous prie mille fois de m'excuser, dit Kelnar d'Ursil. Je n'avais pas l'intention de me montrer impoli. Je trouve seulement qu'il est important pour une société de toujours faire des recherches sur son évolution globale, pour savoir quelles peuvent en être les répercussions.

— Nous n'avons pas besoin de vos leçons, Akone ! répondit le Lourd. Si vous intervenez encore une fois, je devrai vous provoquer en duel.

L'espace d'un instant, j'eus l'impression que l'Akone n'aurait pas demandé mieux. Dans un duel avec des armes modernes, la supériorité physique du Lourd n'aurait joué aucun rôle.

Mais son visage se ferma. Il se leva et partit sans ajouter un mot.

Hatkyn Tekkeron le suivit du regard.

— Un Akone ! grogna-t-il.

— Les Akones nous sont-ils hostiles ? lui demandai-je pour en revenir au sujet qui me tenait à cœur.

— Pas officiellement, répondit Tekkeron, qui s'était rapidement calmé. Mais il y a beaucoup d'Akones qui affirment qu'il vaudrait mieux intégrer ces barbares Terraniens dans notre société.

— Que pense le Premier Hétran de cette affirmation ? demandai-je, dans l'espoir d'apprendre quelque chose sur Leticron.

— Je ne sais pas, répondit le Lourd.

Je plissai le front et avançai prudemment :

— À vrai dire, pour conférer une réelle valeur à mon étude, il faudrait que j'aie un entretien assez rapidement avec le Premier Hétran. Comment obtient-on une audience ?

Le visage de Tekkeron s'assombrit.

— Il n'y a plus d'audiences depuis longtemps, grommela-t-il. Moi-même, j'essaie depuis six mois d'arracher une entrevue, car j'ai un grave problème dont je veux discuter avec lui personnellement. Pour toute réponse, on m'a recommandé d'envoyer un rapport circonstancié à Titan. C'est ce que j'ai fait. Mais je n'ai toujours pas reçu de réponse.

— Je ne comprends pas, répondis-je. Que vient faire Titan là-dedans ? Leticron n'est-il pas censé gouverner à partir de Mars ?

— Bien sûr que si, grogna Tekkeron avec amertume. Mais le Premier Hétran vit en reclus, isolé hermétiquement de son environnement dans sa forteresse de Titan, un satellite de Saturne. De temps à autre, ses ordres nous parviennent de là-bas. Mais je ne suis même pas sûr qu'ils soient donnés par Leticron en personne. Ce sont peut-être ses proches qui dirigent les affaires du gouvernement.

Il leva son grand verre rempli de whisky martien et en avala d'un trait les cinquante centimètres cubes.

Il changea soudain de sujet.

— Ce que nous faisons en ce moment ne me plaît pas, affirma-t-il. Nous prenons l'habitude des esclaves et nous menons une vie oisive. Nous aurions besoin d'une bonne bataille de temps en temps pour ne pas nous ramollir. Les combats dans l'arène sont

pratiquement les seuls auxquels nous participions, et encore… seulement en tant que spectateurs.

Il se commanda un nouveau verre avant de poursuivre :

— J'ai parfois le sentiment que les Terraniens retrouvent peu à peu leur ancienne vitalité.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela, Tekkeron ? demandai-je. Les esclaves organiseraient-ils une opposition ?

Hatkyn Tekkeron gronda de rire.

— Ils n'oseraient même pas, Barratill. Non, il y a d'autres signes. Le combat d'aujourd'hui dans l'arène de Colderan me semble révélateur. Cet esclave terranien n'aurait dû avoir aucune chance face à des gladiateurs chevronnés. Mais ce sale bâtard s'est débrouillé pour défaire les jumeaux Griffith, qui avaient jusqu'à présent vaincu tous leurs adversaires.

Je ne connaissais pas ces jumeaux, n'ayant jamais entendu parler d'eux. À proprement parler, je ne m'intéressais que très peu à ce qui se passait dans l'arène. Je voulus donc tenter de réorienter la discussion vers Leticron.

Mais je perçus à cet instant le clin d'œil significatif que me lança Grammlond. Je compris qu'il fallait poursuivre sur le même thème. Betty Toufry avait dû capter quelque chose d'important dans les pensées de Tekkeron, en rapport avec ce combat dans l'arène.

— Un esclave seul aurait vaincu deux gladiateurs entraînés ? demandai-je d'un ton incrédule.

— J'aurais tenu cela pour impossible si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, expliqua le Lourd. Ce Kalteen Marquanteur a néanmoins été sérieusement blessé pendant le combat.

La mention du nom d'emprunt actuel de Ronald Tekener me causa un choc. J'eus du mal à ne pas montrer mon agitation.

Nous tenions enfin une piste !

— Kalteen Marquanteur, c'est le nom de cet esclave ? demandai-je.

Hatkyn Tekkeron confirma, après quoi je poursuivis :

— Je devrais peut-être voir cet esclave, et même lui parler. Où se trouve-t-il maintenant ?

— Il a été transporté à l'hôpital de l'arène, répondit le Lourd.

♦

Je mis fin à ma conversation avec Hatkyn Tekkeron aussi rapidement que possible.

Sur un signe d'Ertyn, Kertan Tigentor se sépara aussi de son interlocuteur. Nous quittâmes le bar pour nous retrouver dans la suite de Kertan.

— Nous aurions donc retrouvé Tekener, dis-je. Qu'as-tu appris d'autre de ton côté, Ertyn ?

— À propos de Tekener, rien de plus que toi, Vross, répondit Grammlond. Le Lourd n'en savait pas davantage sur lui. Mais j'ai lu dans ses pensées que des partisans, basés dans la ceinture d'astéroïdes, causent bien des soucis aux Lourds. C'est à ce sujet que Tekkeron tente d'obtenir une entrevue avec Leticron depuis six mois. Il est très irrité que le Premier Hétran n'ait pas réagi à son rapport.

— Que pense-t-il de Leticron ? demanda Kertan Tigentor.

— Il le tient pour incapable de tenir encore les rênes du pouvoir. Son opinion est qu'il serait grand temps que Leticron soit remplacé par un successeur plus énergique. Il a même déjà songé à attaquer la forteresse de Titan avec sa flotte et à tuer le Premier Hétran. Mais il considère que la forteresse est imprenable. Il n'a en tout cas jamais osé s'ouvrir de ses projets à quelqu'un d'autre.

— C'est intéressant, dis-je. Je retiens de ce que tu as appris par Tekkeron qu'il est très difficile d'approcher Leticron.

— Je le pense aussi, dit Kertan Tigentor. C'est pourquoi je propose de laisser pour l'instant Leticron de côté et de nous occuper d'abord de Ronald Tekener.

— Je suis d'accord, répondis-je. Mais nous devons nous habituer à l'appeler Marquanteur, au lieu de Tekener, pour ne pas nous couper en présence de témoins.

Mes compagnons m'approuvèrent. Nous commandâmes un glisseur pour nous rendre à l'hôpital de l'arène, car nous ne brûlions pas seulement d'envie de prendre contact avec Tekener, mais nous étions également inquiets pour lui.

Après que le glisseur nous eut déposés, nous nous arrêtâmes devant l'hôpital.

J'engageai Wuriu Sengu qui, à l'aide de son don de vision, pouvait voir à travers les matériaux solides, à chercher Ronald Tekener.

Mais bien qu'il eût inspecté une par une toutes les chambres de l'hôpital, il ne le découvrit pas.

Était-il déjà mort de ses graves blessures ?

— On ne le voit nulle part, informai-je mes compagnons. Betty ne peut-elle t'aider, Ertyn ?

— Rien à faire, Vross, expliqua Ertyn Grammlond. Kalteen est doté d'une stabilisation mentale et un télépathe ne peut pas le localiser par ses pensées. Bien sûr, il est reconnaissable au moyen de la télépathie, mais les faibles ondes qui traversent son barrage mental sont noyées dans les ondes cérébrales beaucoup plus fortes des autres êtres intelligents. Nous devons aller nous renseigner.

Nous nous rendîmes à la réception, dont les appareils positroniques étaient surveillés par deux esclaves terraniens et un Lourd armé.

— Que voulez-vous ? demanda le Lourd d'un ton agressif.

— Nous cherchons un esclave du nom de Kalteen Marquanteur, dit Kertan Tigentor. Il doit se trouver ici. Nous aimerions lui parler, car nous avons l'intention de le racheter à son maître.

— Vous arrivez trop tard, dit le Lourd toujours aussi inamical.

Je fus saisi de frayeur.

— Est-il mort ? demandai-je.

Le Lourd gronda de rire.

— Marquanteur, mort ? Ce type est apparemment invulnérable ! Il a eu la poitrine traversée par une lance et a été blessé par un poignard empoisonné, mais il a survécu aux deux.

Je me sentis soulagé. Tekener était donc encore en vie. C'était le point principal.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas le voir, alors ? voulut savoir Tigentor.

— Parce qu'il a quitté l'hôpital, répondit le Lourd. Je ne sais pas où on l'a emmené. Un gladiateur du nom d'Ettoman est parti avec lui. C'est un Passeur pouilleux, qui se laisse tutoyer par les esclaves.

— Et où pouvons-nous trouver cet Ettoman ? demanda Ertyn Grammlond.

Le Lourd éclata de nouveau de rire.

— À la morgue ! Ce bâtard s'est querellé avec deux Ertrusiens et s'est fait tuer.

Je laissai échapper un juron.

— Tant pis, merci pour les renseignements, dit Ertyn Grammlond au Lourd.

En ressortant de l'hôpital, Ertyn s'arrêta et nous dit :

— Ettoman a été assassiné. J'ai lu dans les pensées du Lourd que les deux Ertrusiens ont été payés par le Maître des Jeux. Ils ont sciemment provoqué la querelle.

— Mais pourquoi le Maître des Jeux voulait-il faire tuer le Passeur ? s'enquit Kertan Tigentor.

— Il le haïssait parce qu'il s'était lié d'amitié avec des esclaves, expliqua Ertyn Grammlond.

— Voilà bien la mentalité des gens d'ici, dis-je déconcerté.

— En tout cas, nous avons perdu notre piste, nota Kertan Tigentor.

CHAPITRE VII

Trois jours s'étaient écoulés depuis mon combat dans l'arène contre les jumeaux. Grâce à mon activateur cellulaire, mes blessures étaient guéries.

Mais mes problèmes ne faisaient que commencer.

Vermallon m'avait fait parvenir un avis selon lequel je devais de nouveau combattre dans l'arène dès le lendemain. J'aurais cette fois pour adversaire un tucoman, un monstre ressemblant à un ours dont la morsure était absolument mortelle, car il possédait des dents empoisonnées.

Mais Vermallon escomptait visiblement que je viendrais à bout du tucoman, bien que je fusse encore censé être affaibli.

J'étais également convaincu de pouvoir vaincre cette créature, mais je n'avais aucun plaisir à l'idée de devenir définitivement un esclave de l'arène, devant risquer sa vie à chaque combat. J'étais donc résolu à me cacher.

Je n'hésitai pas longtemps et rassemblai mes affaires indispensables. J'enlevai le circuit trafiqué de la trividéo. Mon appartement serait sûrement fouillé, et je ne voulais pas qu'on y trouvât le moindre indice pouvant révéler le rôle que j'avais réellement joué sur Mars.

J'aurais aimé aller voir Maldya encore une fois avant de disparaître. Mais je savais qu'il ne fallait pas le faire. Les Lourds l'interrogeraient au moyen de drogues, et si elle était informée de ma fuite, ils la puniraient. Et je savais qu'ils ne prenaient jamais de gants.

Après être sorti de mon appartement, je descendis dans la cave d'un bâtiment abandonné depuis longtemps, où j'avais dissimulé un paralyseur. Je remontai après l'avoir récupéré.

En ressortant dans la rue, je constatai que Vermallon avait agi très vite. Un glisseur des Lourds était en train de se poser avec un faible bourdonnement au plus proche carrefour. En me retournant, je vis que ma rue était barrée à l'autre bout, également par un glisseur.

Cette opération me visait, sans l'ombre d'un doute. Mais j'avais encore l'espoir de m'échapper du quartier de Jassich. J'étais certes résolu à me défendre, mais je voulais éviter que d'autres Terraniens fussent blessés, ce qui aurait été très probable dans le quartier des esclaves.

Je disparus de nouveau dans la maison inhabitée et courus le long d'un couloir poussiéreux pour ressortir de l'autre côté.

Je me retrouvai dans un jardin totalement à l'abandon que je traversai à la hâte, avant d'entrer dans la maison d'en face, inhabitée elle aussi.

Lorsque j'eus traversé le vestibule, j'entrouvris la porte pour jeter un coup d'œil dans la rue. Je sursautai involontairement en remarquant que des glisseurs occupés par des Lourds armés atterrissaient aussi par ici.

Un tel déploiement de force était tout à fait inhabituel lorsqu'il s'agissait de rattraper un simple esclave. Vermallon devait se douter que je n'étais pas un individu ordinaire. Je ne pouvais m'expliquer autrement cet étalage de puissance.

Je réfléchis au moyen de quitter Jassich. Mais pour pouvoir prendre une décision, j'avais besoin d'une vue d'ensemble.

Je montai donc par l'escalier de secours qui courait entre les puits antigravs désaffectés. Le toit en terrasse était recouvert de sable, sur lequel une fine végétation avait poussé.

Je m'allongeai sur le ventre et rampai prudemment jusqu'au bord du toit. Ce que je découvris me convainquit que je n'avais pas la moindre chance d'échapper aux patrouilles.

Il y avait au moins quinze glisseurs posés dans les rues avoisinantes. Un véhicule blindé avait même atterri sur le toit de ma propre maison. Les Lourds grouillaient partout. Ils fouillaient les maisons et faisaient sortir les habitants dans la rue.

Une clameur retentit soudain.

En me tournant vers le sud, je vis une grande foule de gens qui marchait dans le quartier de Jassich. C'étaient des Terraniens de Mars, des esclaves, et en y regardant de plus près, je reconnus quelques visages.

Les membres de la secte de la Flamme Éternelle !

Je vis une vingtaine de Lourds former une chaîne en travers de la rue pour barrer la route aux manifestants.

Mais les esclaves ne voulurent pas se laisser arrêter. Ils criaient tous à l'unisson. Le nom de Vhrato se propagea le long de la rue. Les Lourds reçurent des pierres, des bâtons et une pluie d'objets divers. Des esclaves se montrèrent soudain sur les toits des maisons voisines. Ils lancèrent des ordures et du sable sur les Lourds.

Je serrai les poings et les dents.

Les fous !

Qui les avait donc incités à se révolter contre les Lourds ? Ils n'obtiendraient pour seul résultat que l'emprisonnement de certains d'entre eux, et une dégradation du sort des esclaves en général.

Lorsque j'entendis quelqu'un crier : " C'est lui l'envoyé de Vhrato ! ", je me doutai que Vermallon avait mis ses sales pattes là-dedans.

Les esclaves n'avaient pas pu savoir que je voulais me cacher, puisque je n'en avais parlé à personne. C'était donc Vermallon qui avait répandu la rumeur selon laquelle je me serais révolté. L'idée que je serais l'envoyé de Vhrato devait également venir de lui. Il avait provoqué les esclaves, pour leur faire subir en retour la répression de l'occupant.

Si j'avais disposé d'un propulseur individuel, je serais allé survoler la foule pour l'exhorter à garder son calme, à condition de pouvoir arriver jusqu'à elle.

Impuissant, je dus regarder les Lourds tirer avec leurs paralyseurs dans la foule et sur les hommes en haut des maisons. Tous les manifestants furent paralysés en quelques minutes. Certains d'entre eux furent embarqués dans des glisseurs par les Lourds.

Je ne pouvais rien faire pour ces pauvres diables. Je retournai donc vers l'escalier. Je voulais essayer de profiter de la confusion pour m'enfuir.

Mais je n'étais pas encore arrivé à la moitié de l'escalier que j'entendis des pas pesants résonner en bas. Je me mis à couvert et tirai mon paralyseur, dont j'enlevai le cran de sûreté. Si les Lourds montaient l'escalier, je me défendrais. Je n'avais plus le choix.

Je n'eus pas longtemps à attendre.

Trois Lourds montaient en file indienne par l'escalier étroit. Je touchai les deux premiers, mais le faisceau d'un paralyseur m'atteignit l'épaule droite.

Mon bras devint insensible. Mon arme dégringola dans les marches.

Quelques secondes plus tard, j'étais fait prisonnier.

♦

Alors que les deux gardes me poussaient dans l'entrée, je vis arriver mon maître, Lagot Vermallon.

Il m'examina avec un rictus dédaigneux avant de me dire :

— Il est dommage que je perde mon gladiateur juste après l'avoir trouvé. Vraiment dommage... Mais après ce qui vient de se passer, je dois faire un exemple de ton cas, esclave.

Je soutins son regard sans sourciller. Vermallon ne devait pas avoir la satisfaction de me voir soumis. Je n'implorerais pas sa pitié.

— Cela te laisse froid d'être jugé et condamné à mort, Kalteen ? me demanda-t-il comme il ne découvrait aucun signe de peur ou d'angoisse en moi.

— On ne peut être tué qu'une seule fois, Vermallon, répondis-je.

Le rictus de Vermallon se changea en une grimace de fureur.

— Tu n'es pas un véritable esclave ! me cracha-t-il au visage. Aucun des autres humains nés en esclavage ne se comporte comme toi. J'aurais dû le remarquer depuis longtemps. Tu as toujours été différent.

— Tu t'en étais bien rendu compte, Vermallon, lui rappelai-je. C'est pourquoi tu m'avais toujours laissé te fournir de bons tuyaux.

Le Lourd ne réagit pas au tutoiement que moi, un esclave, je venais d'utiliser envers lui. Il devait être sérieusement ébranlé. Ou bien il lui passait par la tête des idées peu réjouissantes.

— Tu m'as mis dans de sales draps, Kalteen, expliqua le Lourd. S'il s'avère que tu es un agent étranger, on me reprochera de t'avoir aussi longtemps protégé sans te percer à jour. Es-tu un agent étranger ?

Je souris ironiquement.

— Ne sois pas naïf, Vermallon ! lui répliquai-je. Si tu travaillais quelque part comme agent secret et que tu sois pris, est-ce que tu avouerais ?

— Bien sûr que non ! s'exclama Vermallon. (Il se passa la main sur le front, comme s'il avait voulu chasser certaines pensées gênantes.) À vrai dire, je ne sais pas si tu es un espion ou non, Kalteen, expliqua-t-il. J'aimerais seulement te demander de ne jamais le reconnaître.

Je savais exactement où il voulait en venir, mais je ne dis rien. Je me délectais de l'embarras que révélaient ses explications.

— Nous allons t'interroger en utilisant une drogue, poursuivit le Lourd. C'est un nouveau sérum de vérité. On ne peut pas mentir quand on est sous son influence.

« Moi, si ! » pensai-je avec amusement.

Vermallon passa ses doigts dans le col de sa combinaison.

— J'ai déjà veillé à faire remplir la seringue avec une préparation de vitamines, au lieu du sérum de vérité, dit-il. Tu pourras donc mentir. Tu devras seulement veiller à ne pas commettre d'erreurs. Sais-tu comment se déroule un interrogatoire sous narcotique ?

— Aucune idée, mentis-je. On ne me posera pas les mêmes questions que lors d'un interrogatoire normal ?

— Non, les questions seront formulées autrement, m'expliqua le Lourd qui transpirait. Avant chaque demande, on glissera des questions pièges qui auront pour but de vérifier si l'effet de la drogue ne s'est pas dissipé.

— Ce ne sera pas facile, répondis-je. Mais j'essaierai. Quelle sera ma récompense si j'arrive à tromper les enquêteurs ?

— Ta mort sera plus douce, Kalteen, me promit Vermallon.

Il voulait encore me parler, mais il fut interrompu par d'autres Lourds qui ouvrirent la porte et l'appelèrent au-dehors.

Je restai seul pendant cinq minutes dans la petite entrée. En revenant, Vermallon avait l'air soulagé.

— Plus besoin de jouer la comédie, Kalteen, m'annonça-t-il la mine réjouie. Je suis déchargé de cette affaire. Nous avons reçu l'ordre de te faire transférer à la forteresse de Titan.

Je sentis l'excitation me gagner. Allais-je enfin parvenir de cette manière à approcher Leticron ? Je n'osais plus y croire.

Extérieurement, je restai cependant parfaitement calme.

— Le Premier Hétran ne vit-il pas sur Titan ? demandai-je innocemment.

— En effet, répondit Vermallon. J'avais jugé utile de communiquer un rapport sur toi et ta conduite inhabituelle à notre centrale, car je ne voulais pas porter toute la responsabilité de l'affaire. À l'évidence, mon rapport a été considéré comme suffisamment important pour être transmis à la forteresse de Titan. Cette affaire ne me regarde plus.

Il alla à la porte et beugla quelques ordres.

Deux Lourds solidement armés firent leur apparition. Ils me passèrent des menottes et m'emmenèrent jusqu'à un glisseur blindé. Vermallon y monta aussi.

À toute vitesse, il se rendit à proximité de l'astroport de Marsport.

En pensée, je me trouvais déjà dans la forteresse de Titan. J'allais peut-être pouvoir y accomplir ma mission.

♦

— Les Lourds ont arrêté Kalteen, dit Ertyn Grammlond. Betty l'a lu dans les pensées de plusieurs hommes du quartier de Jassich.

Kertan Tigentor et moi échangeâmes un regard entendu.

Nous nous trouvions aux environs de la petite résidence fortifiée que le Lourd Vermallon s'était fait construire près de Marsport.

Après avoir appris que Tekener, alias Kalteen Marquanteur, était un esclave du riche et puissant Vermallon, nous avions projeté de guetter ce dernier et de tirer de lui davantage d'informations, au moyen des pouvoirs télépathiques de Betty.

— Pourquoi a-t-il été arrêté ? demanda Kertan.

— Il a cherché à se soustraire aux combats dans l'arène, répondit Ertyn. Quand on a voulu se saisir de lui, il a déclenché une révolte armée. Les Lourds ont brutalement réprimé une émeute dans le quartier où il habite.

— Et où se trouve-t-il maintenant ? me renseignai-je.

— Je ne sais pas, Vross, répondit Ertyn Grammlond. Mes informations sont issues des pensées d'esclaves et de Lourds qui se trouvent dans le quartier de Jassich.

— Vermallon va bien ramener son prisonnier jusqu'ici, dit Kertan Tigentor. Ertyn, je suggère que tu lises les pensées du personnel de la maison. Quelqu'un saura peut-être si Vermallon possède une quelconque pièce dans laquelle il pourrait enfermer un prisonnier, et où elle se trouve.

— Je m'y mets tout de suite, répondit Ertyn.

Il voulait dire en réalité que Betty Toufry allait commencer immédiatement ce travail. Mais nous étions tous les trois tellement imbriqués avec les esprits des trois mutants que nous nous identifiions souvent avec eux.

Je regardai autour de moi.

L'assise de la maison consistait en une colline basse entourée de rangées de pins. Nous nous trouvions à l'abri de l'une de ces haies. Le grand astroport de Marsport s'étendait plus loin au nord. Il était trop éloigné pour que nous pussions voir d'ici ses nombreux bâtiments.

Mais de temps à autre, nous entendions le grondement d'un astronef en train de décoller ou d'atterrir. Presque tous les vaisseaux arrivant dans le Système solaire se posaient d'abord à Marsport.

Kertan et moi tournâmes nos regards vers Ertyn Grammlond, lorsque nous le vîmes sursauter.

Ertyn ouvrit lentement les yeux. Ils les avaient tenus clos pour pouvoir se concentrer.

— Je pense que nous avons l'information voulue, s'écria-t-il avec agitation. Il existe des pièces de ce genre dans le bâtiment qu'utilise le patriarche Vermallon pour ses affaires. Il s'agit de l'immeuble qui abritait autrefois l'administration des finances de Mars.

— Sais-tu où il se trouve ? s'enquit Kertan Tigentor.

— Oui, à peu près, répondit Ertyn.

— Sautons là-bas, décida Tigentor. Allons, dépêchons-nous ! Betty peut transmettre une impulsion d'orientation directement à la conscience de Tako. Tako va d'abord nous téléporter au voisinage du bâtiment. Nous verrons une fois sur place.

Ertyn et moi saisîmes chacun une main de Tigentor, qui hébergeait la conscience de Kakuta. Pour que celui-ci pût se téléporter, Kertan devait laisser l'esprit du mutant dominer son corps, ce qui était à chaque fois pour lui une torture psychique.

Une demi-minute s'écoula, et le paysage disparut soudain pour se transformer. Je ressentis simultanément un tiraillement douloureux dans la nuque.

Je jetai un regard circulaire et constatai que nous nous étions rematérialisés sur le toit d'un immeuble. Par chance, il était désert. Si quelqu'un avait été témoin de notre apparition, nous aurions eu de gros problèmes.

Ertyn Grammlond tendit le bras et désigna un bâtiment voisin, haut de quatre étages.

— C'est là, dit-il.

Sa respiration s'accéléra soudain.

— Je capte les pensées de Vermallon, nous communiqua-t-il. Il veut tuer Tekener pour faire un exemple.

— Nous devons le délivrer, s'exclama Kertan Tigentor d'un ton décidé en tirant son radiant.

— Téléportons-nous simplement jusqu'à Tekener et emmenons-le de la même façon !

— Stop ! cria Ertyn Grammlond. Ce n'est pas si simple. Vermallon et Tekener sont en train de s'entretenir seul à seul. Le Lourd essaye de convaincre Tekener d'entrer dans son jeu. Tekener ne devra pas avouer qu'il est un agent étranger. Vermallon redoute des sanctions.

Je ris malgré moi.

Il était comique d'imaginer que l'homme qui allait condamner Tekener à mort était en train de lui demander de ne pas reconnaître son rôle d'espion.

De toute façon, Tekener n'aurait rien avoué, mais Vermallon ne pouvait pas s'en douter.

Ertyn poussa tout à coup un juron.

— Qu'y a-t-il ? demanda Kertan.

— Il est parti, rapporta Ertyn. Betty a perdu le contact avec Vermallon. Un champ hyperénergétique recouvre les impulsions mentales du Lourd. Je ne peux pas le retrouver.

— Sautons immédiatement là-bas ! décida Kertan Tigentor. Je ne voudrais pas que quelqu'un descende Tekener sur une impulsion subite. Allons-y !

Nous nous prîmes de nouveau par les mains.

Nous nous rematérialisâmes dans une petite pièce nue.

— Nous y sommes, constata Ertyn. C'est ici que Vermallon a parlé avec Tekener avant que le contact ne soit rompu.

— Mais il n'y a personne, dit inutilement Kertan, car nous avions tous vu aussitôt que la pièce était vide.

— Nous arrivons trop tard, constata Ertyn Grammlond. J'ai retrouvé le contact avec Vermallon. Il se trouve avec Tekener à bord d'un glisseur. Tekener va être embarqué sur un vaisseau spatial en partance pour la forteresse de Titan. Leticron veut interroger lui-même le prisonnier.

Nous nous regardâmes un moment en silence, puis Kertan dit :

— Nous ne pouvons pas le délivrer pour l'instant. Mais nous pouvons le suivre jusqu'à Saturne. Les Lourds ont fait de cette planète un monde de séjour et de loisirs taillé à leur mesure. Nous n'éveillerons aucun soupçon en nous rendant sur cette planète.

— Alors, nous devons prendre le prochain vol pour Saturne, répondis-je.

♦

Vermallon attendit que la nef cylindrique emportant Kalteen Marquanteur à son bord eût décollé. Impassible, il la suivit des yeux.

Il savait qu'il y aurait des conséquences pour lui, lorsqu'on découvrirait sur Titan qu'il avait pendant longtemps protégé un agent étranger se faisant passer pour un esclave. Les réactions de Leticron dans de telles situations étaient imprévisibles.

Il se reprocha rétrospectivement de n'avoir pas donné l'ordre à ses hommes de tuer l'esclave sur-le-champ, plutôt que le capturer. Le problème aurait ainsi été résolu.

Le Lourd réfléchissait pour savoir si ses relations allaient suffire pour amener le vaisseau avec Marquanteur à faire un atterrissage intermédiaire sur Saturne. Un de ses fidèles occupait un poste important sur la planète de loisirs. Il pourrait veiller à ce que Marquanteur fût " par mégarde " affecté à une équipe de ramasseurs d'éponges.

Comme les esclaves terraniens envoyés à la recherche des éponges périssaient en grand nombre à cause de leur mauvaise condition physique, il restait l'espoir que Marquanteur fût à son tour victime de la planète géante.

Lagot Vermallon retourna vers le bâtiment d'embarquement. Il observa la centaine de Lourds qui passaient les contrôles. Il reconnut à leurs vêtements qu'ils se rendaient sur Saturne. Seuls trois d'entre eux ne portaient pas de bagages particuliers. Peut-être appartenaient-ils à cette race de têtes brûlées qui osaient s'aventurer avec l'équipement minimum dans l'atmosphère empoisonnée de Saturne, et y laissaient souvent leur vie.

Il ne remarqua pas que ces trois Lourds le regardaient à la dérobée. Plongé dans ses réflexions, il alla vers son glisseur et donna l'ordre à son pilote de rentrer au quartier général.

Il réfléchissait toujours lorsqu'il fit son entrée dans la centrale. Il se figea sur place en voyant qu'en plus du Coordonnateur, vingt-cinq des plus influents patriarches y étaient réunis.

Étaient-ils venus pour lui ?

— Le prisonnier est en route pour Titan, dit-il. Je n'ai plus rien à voir dans cette affaire.

— Cette histoire ne nous intéresse pas pour le moment, dit gravement le Coordonnateur. Nous avons un autre problème.

Vermallon respira plus librement. Quel que fût le problème en question, l'essentiel était qu'on ne lui fît pas de reproches.

— Quelle sorte de problème ? demanda-t-il d'un ton intéressé.

Le Coordonnateur s'éclaircit la gorge.

— Voilà quelques heures, nous avons reçu un message du commandant de l'un de nos navires opérant dans la Galaxie. Le contenu en était si confus que nous avons dû supposer que le commandant se trouvait sous l'effet d'un choc sévère au moment où il l'a envoyé.

» Le navire concerné appartient, ou plutôt appartenait, à une escadre de vingt-sept vaisseaux de combat. Cette escadre avait localisé un navire terranien dans le système de Caldohra.

— Dans le système de Caldohra ? s'exclama Vermallon. Que fabriquent les Terraniens là-bas ? Le Premier Hétran doit immédiatement être informé. S'il peut démontrer aux Larins que les Terraniens sont sortis de leur trou, nous serons en droit d'exiger les pleins pouvoirs sur la Galaxie.

— Vous réagissez trop fougueusement, Vermallon, lui reprocha le Coordonnateur. À quoi nous servirait un message que nous ne pourrions pas étayer avec des preuves ? Les Larins penseraient que nous avons monté cette histoire de toutes pièces pour leur arracher la rupture du *statu quo* avec les Terraniens.

— Mais vous avez parlé de vingt-sept de nos vaisseaux ! protesta Vermallon. Ils ont bien dû être capables de capturer un navire terranien isolé !

— Hélas ! ce n'est pas le cas, expliqua le Coordonnateur. Le commandant a rapporté qu'un gigantesque vaisseau fantôme est apparu, et qu'il a attaqué et décimé notre escadre.

Vermallon éclata de rire.

— C'est le plus stupide prétexte que j'aie jamais entendu pour justifier une défaite militaire, dit-il. Un vaisseau fantôme ! À quoi était-il donc censé ressembler ?

— Le commandant l'a décrit comme une gigantesque silhouette brumeuse, de forme approximativement sphérique, répondit le Coordonnateur.

— Et allons donc ! s'exclama Vermallon. Une pareille chose n'existe pas, ou bien nous le saurions.

— Nous sommes arrivés à la même conclusion, dit le Coordonnateur. Qu'en pensez-vous, Vermallon ? Devons-nous prévenir les Larins et le Concile de cet incident ?

— Quel incident ? s'étonna Vermallon. Nous n'avons rien de plus qu'un rapport embrouillé. Le commandant de l'escadre a probablement commis une grossière erreur, et il cherche à présent un prétexte pour atténuer sa faute et échapper à une sanction.

Le Coordonnateur hocha pensivement la tête.

— Oui, il se pourrait que ce soit ça, Vermallon. Dans ces conditions, je renonce à mettre les Larins au courant. Je vais envoyer sans délai un rapport à la forteresse de Titan.

Tous les Lourds présents approuvèrent. Ils ne pouvaient se douter qu'ils commettaient là une lourde erreur.

FIN

L'Univers de

Vhrato : le Messager Solaire

La légende de Vhrato, le Messager Solaire libérateur de la Galaxie, s'est répandue aux alentours de l'année 3580 dans la Voie lactée, et a tout particulièrement prospéré parmi les survivants de l'humanité dispersés dans la Galaxie. La légende semble être récente, car elle fait explicitement mention des Larins et du Concile des sept. Peu de gens savent qu'en réalité, il s'agit d'une antique saga actualisée par un auteur inconnu et mise en circulation avec la double intention de donner un nouvel espoir aux Terraniens opprimés d'une part, et d'inquiéter les Larins d'autre part. Un premier examen précis montre que la légende de Vhrato ne fait pas référence aux récits d'un seul peuple galactique, mais aux traditions de presque toutes les espèces intelligentes sous une forme ou une autre. En diffusant la saga de Vhrato, l'auteur inconnu semble vouloir signifier que la destruction du joug des Larins ne concerne pas un seul peuple ou à une seule culture, mais l'ensemble de la Voie lactée.

La racine du mot *Vhrato* est d'origine lémurienne. Dans le dialecte des Vincraniens, qui habitent la nébuleuse Provcon, il signifie quelque chose comme *le sauveur venu du soleil*. La légende de Vhrato existe depuis la terrible guerre entre les Lémuriens et les Halutiens, qui a embrasé toute la Galaxie il y a environ cinquante mille ans et s'est achevée par l'extinction de la civilisation lémurienne. Il paraît logique qu'une légende de ce style se soit constituée durant ces années de grande détresse : les Lémuriens assistaient à leur propre fin. Il se convainquirent que seul un miracle pouvait les sauver. L'espoir en la venue du fabuleux Messager Solaire s'est formé pendant ces heures de ténèbres. Les Lémuriens initiés ne voyaient absolument pas en Vhrato en être divin. Ils comptaient seulement sur le fait qu'il y eût dans quelque recoin de la Galaxie une civilisation supérieure, qui s'impliquerait tôt ou tard dans la guerre parce qu'elle ne voudrait pas laisser les Halutiens prendre une position dominante.

Cet espoir ne se concrétisa pas. Les Lémuriens furent vaincus et les peuples de leur empire, fuyant dans toutes les directions pour chercher de nouvelles patries et échapper aux Halutiens, emportèrent la légende avec eux. Chez les Vincraniens, la civilisation hautement évoluée de leurs ancê-

tres s'est perdue au cours des millénaires, et la légende de Vhrato a pris très tôt un aspect religieux. Vhrato est vénéré comme une sorte de messie. Les prêtres de Vhrato font partie des citoyens les plus en vue de la société vincranienne.

Les philologues de l'entourage d'Atlan ont essayé d'analyser les phonèmes formant le nom de *Vhrato*, et sont parvenus à établir qu'il n'est pas réellement d'origine lémurienne. Il s'agit d'un mot emprunté par les Lémuriens à une autre langue et qu'ils se sont appropriés. Par une ironie du sort, en cherchant parmi toutes les langues celle dont le mot serait originaire, les linguistes ont abouti à l'idiome des Halutiens. Dans l'ancien halutien existait le verbe *vurhartu*, qui signifie littéralement " *assouvir sa soif d'action en partant vers les étoiles* ". Pour un Halutien, la période précédant immédiatement la soif d'action était un temps d'agitation et de tourments. Quand il prenait enfin la décision de quitter sa patrie et de répondre à cet instinct, cela devait lui apparaître comme une délivrance. Le nom du sauveur par lequel les anciens Lémuriens s'attendaient à être délivrés des Halutiens dérive donc directement du langage de ceux dont ils voulaient être sauvés.

Pendant l'époque de la dispersion des peuples qui a suivi l'anéantissement de l'Empire lémurien, le nom de Vhrato a trouvé sa place sous de nombreuses formes et dans de multiples versions dans les civilisations des Akones, puis des Arkonides, des Arras et des Passeurs. À l'exception des Bleus, toutes les cultures galactiques évoluées, y compris celle des Halutiens, connaissaient le nom du sauveur ou de la libération : Vhrato, Vurhartu, ou tout autre nom dérivé.

La légende de Vhrato, dans le cadre de la situation politique de la Galaxie de 3580, revêt la signification suivante : tous les peuples devront participer à la libération, même les Lourds, qui sont pour l'instant encore au service des envahisseurs. Comme il y a cinquante mille ans, lorsqu'elle est née, la légende est débarrassée de toute connotation religieuse. Vhrato n'est pas un dieu, ni un héros, mais seulement un mortel intelligent : peut-être un Halutien, peut-être un Akone, ou même un Terranien. Nul ne sait de qui il s'agit. La révélation faite avec ironie par Leticron, selon laquelle il aurait lui-même remis en circulation la légende de Vhrato, a semé partout la consternation. Mais on ignore s'il faut la prendre au sérieux. La croyance en une prochaine libération se répand et gagne en intensité, à tel point qu'elle commence à indisposer les Larins qui vont se mettre à rechercher les origines de cette légende. La saga de Vhrato doit être étouffée avant qu'elle ne cause de plus grands ravages.

Les Terraniens opprimés et les Solariens, quant à eux, n'ont aucun doute sur l'identité de Vhrato. Ils savent aussi qu'il s'agit d'une légende. Mais si celle-ci contient quelque part de vérité, alors Vhrato ne peut être qu'une seule personne : Perry Rhodan.